

Éléments de sémiotique perceptive et mémoire

« Il suffit qu'une mère voit sourire son enfant pour être convaincue de la réalité d'une félicité
suprême. »

François-René de Chateaubriand

L'objet de ce chapitre est de faire un rappel de quelques processus et schémas sémiotiques engagés dans la perception. Nous insisterons sur les phénomènes mnésiques concernés. Des remarques cliniques seront proposées à propos de leur défaillance, certaines hypothèses seront émises, pouvant expliquer les difficultés de la symbolisation dans la maladie d'Alzheimer.

I. Le signe et la perception

Selon Saussure, un signe est composé de deux faces inséparables, le signifiant et le signifié. Le signifiant correspond à une image acoustique et le signifié à une image conceptuelle. L'image est l'aspect sous lequel quelque chose apparaît à quelqu'un, ce qui lui permet une représentation mentale. L'un est donc une expression à partir d'une substance sensorielle et physique expérimentée par un sujet, l'autre un contenu, une composante psychique, une figure, une sensation, des émotions et des affects, indépendants, mais inséparables de l'expression qui l'a induit.

I-1. Les caractéristiques du signe

Un signe, une unité de sens, est donc la réunion de quelque chose de perçu et de l'image mentale associée à cette perception, celle d'une expérience et d'une existence. La relation entre les deux faces du signe est nécessaire et conventionnelle, fondée par une présupposition réciproque indépendante de leur propriété substantielle d'origine (168). Les deux faces sont distinctes, mais inséparables, comme les deux côtés d'une feuille de papier. Leur relation est arbitraire ou conventionnelle, déterminée par la valeur particulière du signe, en opposition avec les autres

signifiants et signifiés de la même langue. La signification devient intelligible par la relation entre le signifié et le signifiant d'un mot, tandis que la valeur est la mise en rapport des mots entre eux dans une même langue. Inscrite dans un discours, par opposition au sens, elle se réfère à quelque chose, elle est articulée. Cette valeur est stable en synchronie, dans l'espace et les temps où la langue est utilisée dans un univers culturel donné.

Les dictionnaires en portent témoignage. Ils sont des conservatoires de la langue à une époque et dans un territoire donné. D'un point de vue diachronique, au cours de l'évolution historique et les transformations des langues au cours du temps, le lien entre le signifiant et le signifié, peut se déliter. Le lien, entre le signe et la chose référente à laquelle il renvoie, est arbitraire, contingent ou conventionnel entre des interlocuteurs : « Le mot arbitraire appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant (on verra plus bas qu'il n'est pas au pouvoir de l'individu de rien changer à un signe une fois établi dans un groupe linguistique) ; nous voulons dire qu'il est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité »³³ (168).

Le système de Saussure est dyadique, excluant le référent, l'objet-chose. Les rapports entre un mot et la représentation d'une idée par ce mot sont complexes à établir. Ils font appel aux significations personnelles données par le locuteur ainsi qu'à la perception cognitive et aux connaissances de l'interlocuteur. Des codes communs appartenant à des bibliothèques sémantiques et praxiques partagées dans une collectivité ou un groupe restreint, et préalablement mémorisées sont nécessaires pour qu'énonciateurs et énonciataires appartenant à un ensemble linguistique restreint puissent se comprendre dans un dialogue³⁴ (92, 169). L'accès à ces bibliothèques, comme pour toute bibliothèque, nécessite qu'elles soient ordonnées et indexées, en opposition au caractère discontinu, peu ordonné voir chaotique des informations externes perçues par une personne démente (33). Une de ses difficultés est de maintenir une continuité interne à partir de la discontinuité externe.

I-2. L'approche du signe chez Peirce

³³ Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale. Page 101

³⁴ Van Orman Quine dans Le mot et la chose, donne l'exemple suivant ; Quine souligne le principe d'indétermination de la traduction selon les énonciataires. Un linguiste se promène avec un indigène. L'un et l'autre ne partagent la langue. À un moment, l'indigène montre l'herbe qui bouge et un animal qui s'enfuit en disant le mot « gavagai ». Lapin, animal, herbe qui bouge ?

L'approche du signe chez Peirce est complexe. Peirce a généralisé le concept de signe, applicable à toutes les composantes de la sémiotique, et intéressant aussi bien les domaines intellectuels, émotionnels que pratiques. Sa théorie prend en considération le contexte de production et de réception des signes et définit le signe par son action sur l'interprète. Elle repose sur trois catégories philosophiques : la priméité*, la secondéité* et la tiercéité*. La **priméité** est une conception de l'être indépendamment de toute autre chose, indépendamment de la vie émotionnelle qui s'y rattache, renvoyant à une potentialité d'être, comme la rougeur d'un visage, avant qu'on ne se demande si elle provient d'un mal à la tête, d'un excès de chaleur, ou d'une honte. La **secondéité** est la conception de l'être relatif à quelque chose d'autre, ou conséquence d'autre chose. Elle réfère à une actualisation, puisqu'elle correspond à l'être de l'expérience. La secondéité correspond à une expérience dans la vie pratique. Nicole Everaert-Desmedt en donne les exemples suivants : la pierre qu'on lâche tombe sur le sol ; la girouette qui s'oriente en fonction de la direction du vent ; la présence d'une douleur, maintenant, à cause d'un mal de dents (170). On pourrait ajouter, la rougeur d'un visage, à cause de la fièvre. La **tiercéité** renvoie à la médiation dans la relation entre priméité et un secondéité, permettant une représentation (171) : le visage rouge est celui d'une personne fébrile et malade. La secondéité est une catégorie de l'individuel, la tiercéité et la priméité sont des catégories du général. La généralité de la priméité est de l'ordre du possible, et celle de la tiercéité est de l'ordre du nécessaire (170).

La théorie peircienne s'appuie sur la relation trois termes indissociables, le signe* ou Representamen*, l'Objet du signe* et l'Interprétant*. Ces trois termes se subdivisent à leur tour selon les trois catégories philosophiques. Le signe, **Représentamen***, pour cet auteur est ce qui tient lieu de quelque chose sous quelque rapport que ce soit. Il n'est que potentialité, tant qu'il n'est pas interprété. Le signe ne peut qu'être une représentation de l'objet-chose, il en est distinct, il ne peut pas le faire « connaître ». L'**Objet du signe*** est ce que le signe représente. Il exprime quelque chose à son propos, ce qui implique, dans une communication à un tiers que cet objet soit déjà connu de l'énonciateur et de l'énonciataire par une expérience antérieure (rôle d'une mémoire partagée). La sémantique est le domaine de l'Objet. Le Représentamen génère dans l'esprit de quelqu'un un autre signe, son **Interprétant***, qui tient lieu de son Objet sous certains aspects seulement. L'Interprétant* est du domaine de la pragmatique (170). Nicole Everaert-Desmedt donne l'exemple suivant (170) : « Un morceau de papier rouge, considéré comme échantillon (= representamen) d'un pot de peinture (= objet), n'indique que la couleur rouge de cet objet, l'objet étant supposé connu sous tous ses autres aspects (conditionnement, matière, usage, etc.). Le morceau de papier exprime que le pot de peinture est de couleur rouge, mais il ne dit rien des autres aspects de l'objet. Si l'interprète sait, par ailleurs, qu'il s'agit d'un pot de peinture, alors - alors seulement - l'échantillon lui donne l'information que le

pot de peinture en question doit être de couleur rouge ». Peirce distingue encore l'Objet dynamique, l'objet-chose tel qu'il est dans la réalité, et l'Objet immédiat, l'Objet du signe tel que le signe le représente. Par exemple, un pot de peinture est l'Objet dynamique, et la couleur contenue dans le pot de peinture est l'Objet immédiat.

Le signe pour Peirce est classiquement triadique, si on exclut l'objet-chose réel, l'Objet dynamique auquel il se réfère (172). L'Interprétant est lui-même, à son tour, un Representamen et renvoie, par l'intermédiaire d'un autre Interprétant, au même objet que le premier Representamen, mais selon un autre aspect, permettant ainsi à l'interprète de construire un autre Interprétant (Figure 1). La signification se construit peu à peu. Selon Eco (173) et Chandler (174), le processus sémiotique est théoriquement, illimité. Dans la pratique, cependant, il est limité par l'habitude, conduisant à ce que Peirce appelle l'Interprétant logique final : l'habitude que nous avons d'attribuer telle signification à tel signe dans tel contexte qui nous est familier (170). L'interprétant logique final constitue le niveau de pertinence pour une analyse. Nous retrouverons la notion de processus illimité du sens à propos de la circularité du sens dans la perception chez Neisser (175).

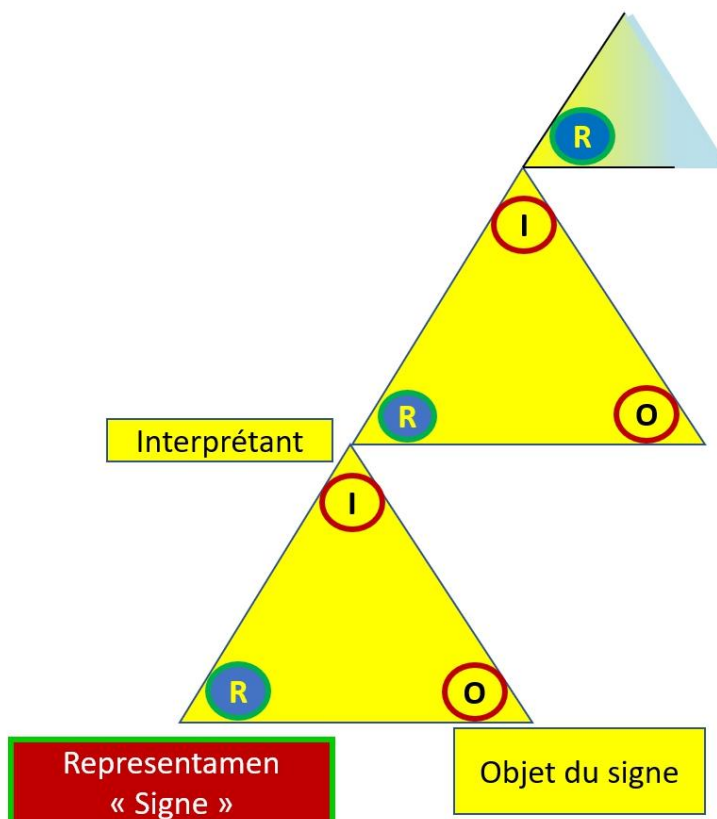


Figure 1 : Processus sémiotique illimité en théorie

I-3. Un exemple d'utilisation de la triade de Peirce

Delion associe la triade peircienne, signe, objet du signe, interprétant, à trois dimensions conjointes nécessaires à l'accueil par les soignants des personnes fragiles, sémaphorique, phorique et métaphorique (176). Pour la dimension **sémaphorique**, il s'agit pour le soignant d'être porteur de signes du malade dans son propre appareil psychique ; pour comprendre de façon transférentielle la souffrance du malade, en utilisant son empathie, pour aider le malade et porter cette compréhension dans une équipe afin d'adapter les termes l'accompagnement. La dimension **phorique** renvoie au contexte dans lequel les signes évoqués par le malade prennent sens, à partir de tout ce qui lui est nécessaire pour exprimer sa problématique. Sa souffrance est accueillie. Elle peut être soulagée, une prise en charge peut être adaptée pour la maladie et son autonomie. La dimension **métaphorique** permet l'interprétation des signes dans un contexte particulier, un lieu et un moment de soins, pour repérer les invariants structuraux que la malade dépose plus ou moins volontairement dans ses entretiens ou son examen, tel un Petit Poucet laissant des petits cailloux sur le chemin pour se retrouver. Le sens des symptômes du malade et la signification de ce qu'il exprime de sa souffrance par son discours ou son comportement peuvent ainsi être compris.

I-IV. La tripartition des signes chez Pierce

Peirce distingue encore une tripartition des signes : l'indice*, l'icône* et le symbole. L'**indice*** est un signe immédiat attaché à la chose ou réellement affecté par elle. « Un Indice est un signe qui fait référence à l'objet qu'il dénote en vertu du fait qu'il est réellement affecté par cet objet ». L'**icône*** est reliée à l'objet réfèrent qu'elle représente par une similarité qualitative ou ressemblance, une analogie. « Une icône est un signe qui fait référence à l'objet qu'il dénote simplement en vertu de ses caractères propres, lesquels il possède, qu'un tel objet existe réellement ou non ». L'hypoicône*, pour Pierce, est un tableau sans titre, un diagramme sans légende, s'ouvrant donc sur une ambiguïté dans l'analogie (170). Objet et **symbole** sont liés par une loi. « Un Symbole est un signe qui se réfère à l'objet qu'il dénote en vertu d'une loi, habituellement une association générale d'idées, qui provoque le fait que le Symbole est interprété comme référant à l'objet » (177).

On pourrait exploiter cette triade dans le cas de l'Alzheimer. Qu'est-ce qui résiste le mieux ou s'affaiblit le plus rapidement ? Où est la fragilité ? Sans doute pas dans l'indice, parce que celui-ci est l'empreinte du sensible : la fumée d'un feu de bois, signe que ça brûle, la pâleur ou la rougeur du visage, signe d'une émotion. L'indice a quelque chose de nécessaire, au sens où la même rose, toutes conditions étant égales, aura le même parfum à Paris ou à Pékin (indépendamment des investissements culturels respectifs). Il est remarquable par sa robustesse. L'icônisation* est

hétérogène, une qualité complexe ou inhabituelle ne sera pas utilisée par un malade. Si elle concerne une pratique connue (mémoire procédurale*) ou si elle est rattachée à une émotion ou à la sensorimotricité, elle conduira à une référence, par exemple une empreinte mémorisée. Nous en verrons un exemple avec l'analogon* appliquée à la maladie d'Alzheimer. Le symbole, qui n'est pas nécessaire, mais arbitraire, est le plus fragile.

Un symbole est encore un fait culturel qui résulte d'une pédagogie : l'apprentissage du sens des mots et des codes en vigueur dans un groupe donné. Les établissements d'enseignement permettent, par exemple, d'acquérir des systèmes symboliques. En ce sens, ce sont des conservatoires. Perdre le sens des mots, conséquence de l'aphasie démentielle est une manière d'échapper aux règles et aux codes des conservatoires préalablement fréquentés où le système symbolique a été construit. C'est aussi une manière d'oublier les endroits, les moments (déixis*) et les personnes qui ont été concernés par cet enseignement ou toute autre expérience (scènes intérieures et épisodes). La mémoire de source* est altérée dans la maladie d'Alzheimer.

I-V. Le raisonnement chez Peirce

Au couple déduction et induction qui structure le raisonnement logique, Peirce ajoute l'abduction*. La **déduction*** logique se fonde sur des axiomes ou des définitions. Elle ne produit pas de nouvelles connaissances, mais seulement des résultats déjà inscrits dans les prémisses, en conséquence de la logique d'une loi. L'**induction*** correspond à un processus qui permet de passer du particulier (faits observés, situations) au général (une loi, une théorie). L'induction enrichit la connaissance de nouveaux faits : elle est alors synthétique et généralisante. L'**abduction*** consiste à inférer des causes probables à un fait observé. Elle permet d'établir une cause la plus vraisemblable à un fait constaté et d'affirmer, à titre d'hypothèse, que fait et cause sont liés (171)³⁵. Ces trois modes de raisonnement interviennent dans les mécanismes de perception et dans la mémoire. Dans la maladie d'Alzheimer, les troubles du raisonnement altèrent la déduction et l'induction. L'abduction* qui privilégie le probable dans une situation donnée, conduit sur ce terrain à des aberrations et à des fabulations (42, 178). « *Je ne trouve plus mes clés. On me les a volées. C'est la voisine.* »

³⁵ Peirce Charles Sanders. Œuvre I. Page 422 : « je vous laisserais si je m'étendais davantage sur quelque chose d'aussi familier, surtout à tous ceux qui travaillent en psychologie, que le caractère interprétatif du jugement perceptif. Ce n'est manifestement rien d'autre le cas le plus extrême du jugement abductif. »

II. Perception et signification

La perception du monde externe permet son intelligibilité par l'intermédiaire de la constitution d'une image mentale, d'une représentation interne, qui sert en outre à sa mémorisation. Les mécanismes unissant percepts et représentations ont été l'objet de nombreuses réflexions philosophiques, permettant d'asseoir certaines conceptualisations actuelles (179).

L'image pour les anciens philosophes pouvait concerner aussi bien un portrait, une sculpture ou une représentation sensible. L'image perçue représentait l'absence de l'objet réel, de l'objet-chose, produisant un figuré, et les procès y conduisant. Pour d'autres, présocratiques, elle sera un concept, les « atomes » s'agglutinent, et rebondissent dans le vide, produisant par juxtaposition des corps complexes aux qualités différentes (180). La représentation mentale était l'image iconique du monde naturel, une ombre projetée du réel pour Platon, une image simulacre pour les épicuriens, un analogon pour Lucrèce. Aristote dissociait l'opinion et la sensation. Il considérait les images mentales comme pouvant être fausses, car appartenant à l'imagination (181).

Descartes montrait sa méfiance à l'égard des images issues du corps, pouvant être trompeuses et insistait sur la supériorité des concepts (182). Locke décrira deux sources de nos connaissances, externe, la sensation qu'alimente l'entendement, interne qui le met en forme (183). Il dissociait ainsi la sensation de la réflexion et ouvrait déjà à l'idée d'une pensée sans image. Hume distinguait les impressions issues de la perception et les idées. Il restreignait l'image à trois qualités : la ressemblance, la continuité dans le temps et l'espace, un lien avec une causalité (184). Pour Berkeley, une pensée sans image existe : des images-idées (185). Leibniz valorisait les qualités « spirituelles » de l'entendement humain, établissant un dualisme entre l'image et la pensée, et la nécessité de leur couplage au niveau de la pensée (186). Pour Kant, les images mentales ne sont pas des représentations, mais des expériences (134). Pour Hegel, elles permettent d'asseoir une vérité, de trouver un niveau d'appréhension du réel, le monde de l'« être-là » et de la représentation (Vorstellung), afin d'atteindre le concept (187). Pour ces derniers auteurs, la pensée peut naître sans image. La pensée peut ainsi être abstraite et généralisante.

Ribot (37) ne réduit pas l'image à une ressemblance et à une contiguïté avec le monde naturel. Une phase de chevauchement intellectuel lui succède, faisant émerger l'abstraction. Il propose deux étapes pour la construction de la pensée. Les images issues de la perception et des souvenirs permettent dans un premier temps une transition vers l'abstraction, par induction ou déduction, ou par analogie. L'image mentale est un intermédiaire entre les images internes perçues et des concepts.

Au couple image/concept correspond celui de processus de simplification/complexification. Husserl regarde l'image comme l'image de quelque chose, elle est acte et non une chose (188).

Pour les gestaltistes (189), l'expérience prime sur la structure. L'agencement perceptif s'organise autour de principes singuliers, permettant d'organiser une forme à partir de différents objets selon leur similarité, leur proximité locale, leur continuité, l'existence d'une symétrie, et leur clôture : les lacunes ou les incomplétudes des formes peuvent être reconstituées mentalement. La perception traite les informations sous forme d'éléments structurés et non simplement comme un rassemblement d'éléments épars. La structure de l'ensemble des éléments surdétermine la perception de chacun d'entre eux pris individuellement. Le test VOSP (Visual Object and Space Perception) utilise ces données pour évaluer les capacités visuospatiales des malades (figure 2). Ce type de test est perturbé dans la maladie d'Alzheimer (190).



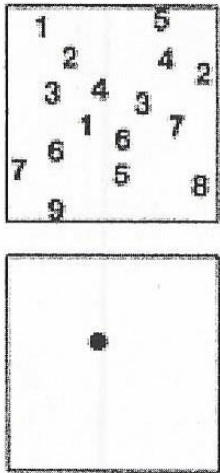
| | | |
|--|--|--|
|  |  |  |
| Lettre incomplète | Silhouette incomplète | Localisation d'un chiffre |

Figure 2 : Le test VOSP. Visual Object and Space Perception

L'effet de sens donné par un regroupement d'objets peut être lié au hasard. Un tireur peut tracer une cible a posteriori pour regrouper le maximum de ses tirs sur un mur, illustrant le sophisme du tireur d'élite texan. Il consiste à sélectionner des événements similaires examinés a posteriori, et à en déduire abusivement une cause. Dans la démence, la représentation interne est fragmentée, seuls des détails d'un visage sont perçus. Ils peuvent être rattachés à ceux d'une autre personne, conduisant à des fausses reconnaissances (191).

Bergson introduit la notion de données immédiates de la conscience dans la représentation interne (27). Le souvenir permet le couplage entre l'esprit et la matière, elle-même formée par un ensemble d'images. L'image mentale résulte d'un mouvement permettant son émergence, d'un élan vers la recherche de sens. Bergson souligne la dynamique de la signification pour le sujet, de façon conjointe de l'espace et du temps, à partir de ce qui est perçu du monde naturel et ce qui est vécu du temps : les souvenirs. L'image mentale, la représentation interne peut émerger que si ce mouvement est fluide, enchevêtrant le temps et l'espace. La représentation mentale est la source de la « mémoire pure ». Elle articule de nombreux plans de conscience entre cette dernière et les habitudes motrices du corps (on dirait aujourd'hui la sensorimotricité).

Pour Jean-Paul Sartre, l'image mentale est définie par l'intention qui naît de sa conscientisation, sa mise en rapport entre un dedans et un dehors, la synchronie dans laquelle elle s'insère (47). « La conscience de l'image est une forme synthétique qui apparaît comme un certain moment d'une synthèse temporelle et s'organise avec d'autres formes de conscience, qui la précède et la suit, pour former une unité mélodique »³⁶.

Les diverses associations entre les images mentales issues de la perception leur couplage avec les souvenirs, les interactions avec le fonctionnement social ne sont pas toujours des mécanismes subis par le sujet. Certains philosophes rappellent le rôle de la dynamique personnelle et de la volonté pour construire à partir la signification de la recherche individuelle d'une continuité de soi (57). L'image mentale n'est pas issue que de processus passifs, elle reflète aussi une signification voulue et propre à chaque individu.

II-1. Signe, perception, énonciation

La sémiotique n'est pas une théorie du signe, mais une théorie de la signification, produit organisé par une analyse du langage (8). Un langage est la mise en relation d'au moins deux dimensions, un plan de l'expression et un plan du contenu, réunis dans une fonction sémiotique (76), que nous désignerons ici, suivant les conceptions de Greimas, par monde extérieur et monde intérieur, extéroceptif et intéroceptif (2). Selon Hjelmslev³⁷ (76), les deux plans sont avant tout des substances³⁸, biologiques ou physiques, affectives ou conceptuelles, correspondant schématiquement aux images

³⁶ Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*. Page 37

³⁷ Louis Hjelmslev. Prolégomène de la théorie du langage. Pages 65-79

³⁸ Algirdas Julien Greimas. La structure élémentaire de la signification en linguistique. Page 14 : « L'opposition de la forme de la substance se trouve donc entièrement située à l'intérieur de l'analyse

acoustiques et aux images conceptuelles de Saussure (192). La fonction sémiotique qui les réunit, les convertis en formes, forme de l'expression et forme du contenu. La substance est perçue, de l'ordre du sensible, la forme est intelligible, comprise, signifiante. « La substance est le lieu des tensions intentionnelles, des affects et des variations d'étendue et de quantité ; la forme est le lieu des systèmes de valeurs et des positions interdéfinies ³⁹»(8).

II-2. Le sens et la perception

Le sens perçu en tant que monde pour soi comprend deux univers sensibles, le monde extérieur, extéroceptif, et le monde intérieur, intéroceptif ⁴⁰. Comme langage, il se réfère à deux plans, un plan de l'expression et un plan du contenu. Les deux plans sont hétérogènes, mais isomorphes. L'isomorphie n'est pas donnée, mais construite par leur réunion. Par exemple, la couleur rouge d'un visage peut signifier aussi bien un sentiment de gêne qu'une intolérance à une chaleur excessive, une allergie, etc. La rougeur est un indice au sens que lui donne Peirce. La sémiologie correspond à la fonction qui réunit arbitrairement les deux plans du langage, établissant ainsi leur isomorphisme. La relation entre les deux plans est nécessaire, aucun ne pouvant exister sans l'autre, mais la frontière se déplace sans cesse, dépendant de l'énonciation, « la nécessité bien que provisoire ne vaut que pour un discours particulier, et pour la position qui le définit ⁴¹» (8). Il suffit d'écouter l'interprétation d'un même fait par deux opposants politiques pour illustrer cela.

Le sens est une direction, une tension, ce qui suppose au moins deux termes susceptibles de s'articuler dans une situation particulière ou dans une pratique⁴² (8). Le sens s'applique à la substance, matière informe qui en sémiotique peut être de nature physique, psychologique, sociale ou culturelle. Pour qu'une identification de cette matière se dégage, un sujet doit fixer le flux d'attention pour trouver la tension et la direction de la force qui s'exerce sur cette matière d'une part, pour identifier

du contenu ; elle n'est pas l'opposition du signifiant (forme) et du signifié (contenu), comme une longue tradition du dix-neuvième siècle voudrait le faire admettre. La forme est tout aussi signifiante que la substance, et il est étonnant que cette formulation de se lève n'ait pu trouver jusqu'à présent l'audience qu'elle mérite (...) Il n'est pas besoin d'ajouter que forme et substance ne sont que de concepts opérationnels qui dépendent du niveau d'analyse choisie : ce qui sera dénommé comme substance un certain niveau pourra être analysé comme forme un niveau différent.»

³⁹ Jacques Fontanille. Sémiotique du discours. Page 40

⁴⁰ Jacques Fontanille. Sémiotique du visible. Page 193 : « Articuler la perception et le sentir n'est pas chose facile, car on prend le risque à chaque moment ou bien de rabattre le plan phénoménologique (les préconditions tensives) sur le plan cognitif (la rationalité sémio-narrative), ou bien, en s'imaginant rester fidèle à son objet, de se contenter d'approximations intuitives et invérifiables. »

⁴¹ Jacques Fontanille. Sémiotique du discours. Page 37

⁴² Ibid. Page 21

les formes, et d'autre part pour éveiller une intentionnalité. Ce qui est saisi, rendu intelligible et conscientisé, combiné la mise en œuvre de la volonté, participe à l'**intention**.

II-3. Le champ de perception et l'émergence de l'objet

La saillance* est ce qui ressort, ce qui est en rupture avec le fond du champ de perception. Eco à propos de la saillance évoque la notion de préscission, laissant émerger une forme dans le champ de perception avec une ou des qualités extraites de la substance pré-scindée, susceptible que quelque chose accroche le coup d'œil du sujet pour des raisons cognitives ou sensibles (193). Il s'agit ici d'un premier objet qui n'est perçu pas comme élaboré : il n'est pas encore observé, identifié, valorisé. Peirce parlerait de priméité. L'objet apparaît comme simplement saillant, pour des raisons extéroceptives au sujet, sa sensorialité lui renvoyant un objet ayant une qualité qui le détache de celles du fond, ou pour des raisons intéroceptives chez sujet sensibilité : attente, besoin, intérêt particulier.

La saillance dépend des seuils perceptifs du sujet, de ses aptitudes à seuiller dans un gradient de qualités, ou de repérer ce qui ressort, du temps de son regard sur le fond perceptif. Elle dépend des qualités de l'objet et de celles du fond plus ou moins distinctes, et plus ou moins distinguables selon les conditions environnementales.

Bion nomme le premier objet vaguement perçu, l'objet β^* (10), que Freud nommait Repräsentanz. L'objet β est sommaire, non encore raccroché à quelque chose de connu, il n'est pas dénommé : par exemple la rougeur d'un visage. Il n'est encore qu'une représentation de chose certes internalisée, mais non élaborée. La qualité est mise en avant, attachée vaguement à une forme vague. L'objet β résulte du coup d'œil qui capte quelque chose, sans savoir ce que c'est. Il précède l'objet α plus élaboré (dans l'exemple, la rougeur est la manifestation d'une émotion), le Vorstellung, qui est une «seconde présentation» chez Freud (9, 194). Lacan traduit les éléments permettant la constitution du Repräsentanz par les termes « représentants de la représentation » (195). Il intègre ce schéma dans sa théorie du refoulement et de l'aliénation⁴³.

L'objet β^* , objet brut, constitue le plan de signification pour un plan du contenu, l'objet α , qui est ce que le sujet peut évoquer à propos de l'objet. Les deux objets α et β sont inséparables, mais distincts. La sémiotique-objet* réalisée étant une représentation élaborée, l'objet est **perçu**, une entité et une ou des qualités lui sont associées. La sémiose fait intervenir des processus mnésiques et tensifs. L'image intérieure issue de la sémiose des objets α et β est confrontée à celles conservées dans la mémoire du sujet, d'objets similaires (objets-souvenirs) ou d'usage similaire et à celle d'objets usés

⁴³ Jacques Lacan. Quatre concepts de psychanalyse. p 191)

par la collectivité où il vit, introjectés par le lui. L'objet va ainsi recevoir une première **identification**. L'objet va être **catégorisée** parmi des familles d'objets partageant la ou les mêmes qualités. Le référencement à des bibliothèques linguistiques permettent de le **dénommer** et les dimensions tensives éveillées par l'objet β permettent de le **valoriser**. L'objet interne est maintenant une représentation de mot, qui peut être intégré dans des successions d'énoncés, de plus en plus élaborés, permettant un récit interne structurant et décrivant une image interne, une représentation interne.

La sémiologie de l'objet β et de l'objet α sert de socle pour construire la nouvel objet interne, une sémiotique-objet* (Figure 3). Leur réunion présuppose l'intervention de la mémoire sémantique pour une mise en mot et de la mémoire émotionnelle (10, 196). Roussillon et Di Rocco, homologuent l'objet β à la Priméité de Peirce (197-199). L'affect participe à la production du sens, il **positionne** la première perception dans la psyché du sujet et lui donne une **direction** et un **élan** à la construction de la signification (136) permettant de construire progressivement une représentation interne.

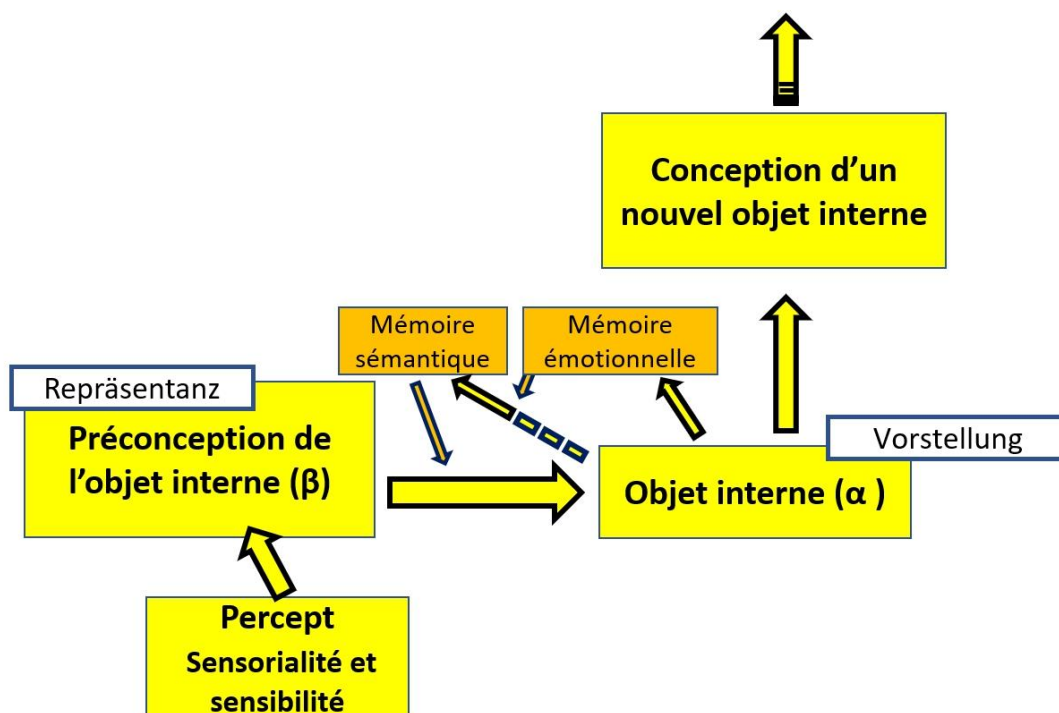


Figure 3 : Objet et représentation internes Bion. La représentation mentale permet de construire d'autres objets internes, et interfère avec la mémoire sémantique et émotionnelle.

Dans une forme évoluée de la maladie d'Alzheimer, mais aussi dans certaines psychoses, la symbolisation est altérée et seul l'objet β est accessible à la conscience du malade. La sémiologie ne se fait pas. Seule la représentation de chose non élaborée est possible. Les objets internes présents, les objets β , sont non élaborés (10), sans distance par rapport au percept. Les choses sont prises au pied de la lettre : les malades expriment une concrétisation de leur pensée (Figure 4). Aucune métaphore ne peut être comprise par le malade (23). Une femme blonde, aux cheveux en or, sera comprise comme ayant du métal sur la tête.



Figure 4 : Le réel pris au pied de la lettre (200). Une veille de Noël, une vieille dame démentie placée devant une cheminée en carton, illuminée d'une lampe rouge en guise de foyer, finit par demander d'en être reculée : avec le feu, elle avait trop chaud. La qualité est retenue, l'entité n'est qu'approximative.

La construction de l'image interne ne se limite pas à l'internalisation de l'objet perçu. La sémiotique-objet*, par étapes successives va affiner son identification, sa dénomination, sa catégorisation et éventuellement sa recatégorisation, jusqu'à une représentation interne, une image

interne susceptible d'être analysée (Figure 2). A chaque étape l'objet interne sera couplé de façon dynamique à des références mnésiques préalablement inscrites, l'objet interne et les traces mnésiques convoquées seront transformées, et pour ces dernières rafraîchies. La perception peut s'affiner, et l'objet interne se modifier, et les processus conduisant à l'image interne se dérouler non à partir d'un simple objet perçu, mais d'un objet remarqué puis observé.

II-2. La pertinence de l'objet dans le champ de présence

L'objet perçu β est un plan de l'expression et l'objet α un contenu. Tensitivité et mémoire sont engagés dans la sémiologie qui permet la constitution d'une sémiotique-objet, un objet observé. Pour être remarqué, il doit être saillant du fond du champ de perception, et présenter une pertinence pour le sujet. L'objet perçu, remarqué va être observé.

Pour le sujet, deux procès cognitifs sont engagés dans le repérage de la pertinence de l'objet perçu : focalisation et inférence. La **focalisation** de l'attention sur les formes permet de les identifier d'abord en tant qu'objet et d'évaluer en second lieu leur pertinence pour le sujet. Elle est soit implicite, passive, intuitive, soit, active, résultat d'une élaboration intuitive ou volontaire consciente, le sujet fixant son attention sur ce qui l'intéresse. L'**inférence** est une opération logique validant une proposition en vertu de sa liaison avec d'autres propositions déjà tenues pour vraies. Elle permet, par abduction*, à la fois l'acquisition d'une connaissance à partir des percepts, de comparer l'image mentale en cours d'acquisition à ce qui est préalablement connu dans les bibliothèques mnésiques sémantiques, procédurales* et épisodiques* (201). L'objet vague par le sujet, sans grand relief tensif pour lui, peut, avec un temps de recul, soulever son intérêt et éveiller sa tensitivité. Il sera évalué en référence à des objets pré-mémorisés. L'objet perçu, peut prendre une consistance pour le sujet dans le champ d'observation, il va devenir pertinent pour lui.

Les bibliothèques mnésiques des objets-souvenirs pré-mémorisés, issus de la collectivité et sémantiques sont convoquées, nous l'avons vu, dans la sémiologie des objets α et β , dans la catégorisation* l'objet perçu, et pour affiner les objets internes et construire une représentation interne. Un objet interne est ici couplé de façon dynamique avec une trace mnésique préexistante. L'efficacité de ce couplage nécessite deux préconditions, la **récence** et la **familiarité**. La récence renvoie à une autre rencontre du sujet, après un bref laps de temps, soit avec un objet identique ou similaire, soit en raison d'une précédente évocation mnésique, permettant au sujet de retrouver rapidement par inférence une ébauche d'une signification. La récence se réfère encore à un ou à des événements du passé, solidement mémorisés, car ayant une plus grande saillance, en particulier d'un point de vue émotionnel ou/et pratique, ou parce que représentant une rupture dans le récit de vie

personnel. Des objets ou des situations sont alors plus saillantes que d'autres objets dans des circonstances similaires.

La **récence est informationnelle**, si l'on se réfère au modèle de l'information de Shannon (202) : l'information – donc la valeur informationnelle d'un événement – est le résultat d'une rupture dans un ordre attendu et stabilisé (objectivement et subjectivement), qui fait donc saillance dans les routines du quotidien. L'information événementielle fait la discontinuité ou la rupture. En tant que réalité assimilée, elle produit un sentiment de familiarité. Cependant, ce qui faisait information dans l'événement disparaît. Le processus est un passage de l'intensité de la perception initiale de ce qui faisait événement à l'extensité des remémorations. Celles-ci peuvent conserver leur charge émotionnelle et donc participer à l'intelligibilité. Dans la maladie d'Alzheimer, les événements récents sont généralement non mémorisés.

La **familiarité est liée à ce que le sujet connaît préalablement** et re-connaît d'un objet ou d'une situation, ou au travers des liens qu'il trouve entre un objet et d'autres de lui connus et dont la connexité peut faire sens pour lui (201). De plus, les événements liés sémantiquement à l'actualité, à un moment de la vie du sujet ont aussi une grande importance. Récence et familiarité renvoient l'un et l'autre à la mémoire.

L'objet a émergé du fond du champ de présence. L'objet perçu, remarqué a été observé, il est devenu pertinent, du moins s'il répond aux attentes du sujet, s'il présente un intérêt pour lui. Il est un kernel*, émergeant clairement au milieu des autres formes ou objets.

II-3. Mémoire et saillance de l'objet

La saillance de l'objet dans le champ de présence est, elle aussi, encore liée à la mémoire. De façon centrifuge, on repère plus facilement au milieu des autres un objet préalablement connu. De façon centripète, un souvenir particulier est encore éveillé par la perception. Des souvenirs particuliers évoqués vont participer à la construction de la signification, mais aussi lui donner une direction. La piste est ouverte par les objets-souvenirs éveillés par la perception d'un objet particulier. Le souvenir ancien rafraîchi est consolidé et parfois transformé par le nouveau contexte de l'évocation (203, 204). L'éveil mnésique lié à la saillance focalise l'attention sur l'objet perçu, et un souvenir sont les sources de la saillance.

Nous avons vu le rôle de la **tensitivité** dans la saillance. La saillance est encore liée à la **pertinence pratique** de l'objet pour le sujet (sensorimotricité). Elle est liée à la **connexité** de l'objet (kernel) avec d'autres objets satellites présents dans le champ de perception, les satellites du kernel, et à l'**intérêt** que le sujet peut y porter ou à l'émotion qui s'y rattache au moment de la perception

(205). Saillance de l'objet et intérêt du sujet sont couplés et se renvoient l'un à l'autre se renforçant ou s'amenuisant. L'organisation de la signification de la perception et les interactions avec la mémoire se développent donc sur plusieurs plans, nous y reviendrons.

Selon certaines théories de la narrativité (201, 206), les objets saillants perçus ont deux statuts. Certains sont perçus comme centraux, les kernels (52), garantissant l'élaboration et l'intégration d'un fait dans le récit de vie, sa compréhension. Les kernels sont définis simplement par le fait qu'ils ont des propriétés narratives. Ils sont à rapprocher des actants de la sémiotique Greymassienne⁴⁴. D'autres objets sont simplement connexes, satellites, liés au premier par divers liens causaux, contextuels, explicatifs de faits..., parce qu'ils possèdent des qualités associées avec le kernel (5). Les kernels sont liés entre eux dans un énoncé, dans des chaînes de sens. Les enchaînements et les articulations formant une architecture de sens (207). Ils permettent la saisie* cognitive de la perception selon divers modes.

II-3. Les obstacles à la perception

Les informations pour être perçues supposent qu'elles passent au-delà des **seuils perceptifs**, et en deçà de ce qu'il serait insupportable de percevoir. Elles peuvent être parasitées par divers bruits ou interférences, nécessitant d'être triées pour dégager une pertinence parmi les percepts. La redondance (répétition de l'information en utilisant différents codes en particulier sensoriels), la répétition des messages sont des moyens de contenir ce parasitage⁴⁵ (208). Cette **fonction filtre** n'existe plus dans la démence. Dans la maladie d'Alzheimer, tout événement nouveau, même banal, ou annoncé, mais oublié du fait des troubles mnésiques, devient une irruption brutale dans la vie psychique se traduisant par un éclat tensif. La succession des éclats tensif durant un événement constitue un bruit perturbant l'attention et rendant obscur la perception de l'environnement. Une dissonance entre les diverses afférences sensorielles (par exemple, image d'un chien associée à un miaulement de chat) n'est pas gérée.

Les kernels et les satellites sont repérés spécifiquement dans le champ de perception, mais l'attention délaisse un certain nombre d'éléments peu ou non marquants (209). D'un point de vue pratique, nous ne retenons qu'une partie de la réalité et nous ne mesurons pas sur l'instant le poids de ce qui est laissé. Nombre d'objets perçus sont inconsciemment mis de côté et ne participent pas à la construction de la représentation interne. **Ces restes**, ces petites perceptions restent au stade d'une

⁴⁴ Jacques Fontanille. Sémiotique du discours. Page 139-158. Les actants sont des forces et des rôles nécessaires à l'accomplissement d'un procès. On doit ainsi distinguer les acteurs du procès et les actants qui sont soit positionnels soit transformationnels.

⁴⁵ Jean-Marie Klinkenberg. Précis de sémiotique générale. Pages 73 – 76.

expression avec un contenu sommaire, sans relief. Mises inconsciemment à l'écart de la perception et stockés dans les souvenirs vagues, ces restes resurgissent parfois a posteriori, surtout dans nos propres situations d'insuffisance, dans nos échecs, faisant alors prendre conscience de leur importance et des conséquences de leur négligence : «... il y a mille marques qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions, mais sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même dont ne nous apercevons pas, parce que les impressions sont ou trop faibles ou en trop grand nombre ou trop unies, en sorte qu'il n'y a rien d'assez distinguant à part, mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet ou de se faire sentir au moins confusément dans l'assemblage»⁴⁶ (186). Avec le développement de la démence, le champ des restes non pris en compte par le malade augmente.

Les sollicitations sensorielles sont toujours multiples, incomplètes et biaisées par ce qui est seulement perçu de l'environnement, ce qui est saillant pour une personne donnée, et qui ne sera pas saillant pour une autre, ce qui renvoie à la **singularité de la perception**. Une même scène extérieure peut différer d'une personne à l'autre, par exemple lorsque l'une d'elles est présensibilisée par ses expériences préalablement mémorisées, en particulier lorsque l'une de celle-ci est riche en émotions (traces Gist)⁴⁷ (68). Certaines perceptions sont subies, parce qu'un événement va trop vite, qu'un objet est à peine entrevu dans un laps de temps trop court, conduisant à des représentations internes approximatives par rapport au réel objectif, ou renvoyant à l'absence de représentation (tour de prestidigitation).

D'autres perceptions peuvent être le fruit d'une **recherche active** du sujet, mettant en œuvre des processus cognitifs attentionnels très focalisés (203) et sa volonté. Le sujet est sûr de ce qu'il veut trouver, et il néglige tout ce qui se présente d'autre dans le champ de perception. C'est le rôle de l'attention de se focaliser sur les objets prédéfinis pour un sujet comme pertinents, parce qu'ils émergent dans le relief de son champ de perception, et la saillance est influencée par les attentes et l'intérêt du sujet.

L'attention mal dirigée peut biaiser la perception. Tout n'est pas perçu dans le champ de perception, des petits restes sont à peine entrevus, et des gros restes sont aussi négligés. L'intensité guide la perception du sujet, focalisant sur un des aspects particuliers du champ de présence. Ce qui aurait été pertinent d'observer se trouve peut-être dans le champ de présence, mais le temps a pu

⁴⁶ Leibniz GW. Nouveaux essais sur l'entendement humain. Pages 38 – 39

⁴⁷ La théorie des traces floues de Brainerd et Reyna évoquent le stockage des informations en parallèle selon deux types de traces : des traces littérales, représentant les détails des stimuli et sollicitant la mémoire sémantique (traces Verbatim) et des traces^s représentant le sens général, le thème des stimuli et les émotions associées (traces Gist).

manquer au sujet et l'attention être distraite. **L'imagination** peut alors avoir une certaine emprise pour combler ce qui peut paraître comme incohérent ou supposé comme tel dans une situation. Elle supplée à l'incomplétude et à la désorganisation des objets internes, avec parfois des ajouts qui proviennent de l'inconscient. Nous avons cru voir ..., nos désirs sont parfois plus forts que la réalité. Chez une personne démente, l'imagination, non contrôlée par la cognition, peut être à l'origine de fausses reconnaissances ou d'erreurs dans la manipulation d'objets inopportuns dans une pratique particulière. L'imagination, pour imprudente qu'elle puisse être, constitue cependant une **pensée de secours** lorsque le parcours de la signification est altéré par la maladie. La présence de soi au monde est toujours possible, mais sans un parcours de la signification et sans synthèse, nous le verrons.

L'internalisation des percepts permet de trouver une **continuité** à partir de l'expérience discontinue dans le temps et l'espace extérieur. Elle se fait à travers un acte de configuration narrative. Le récit de vie structuré et articulé d'une continuité existentielle permet de répondre au pourquoi de la situation perçue, la mise en intrigue pour Ricœur (80). Elle permet de faire émerger une intention à travers la vision globale d'une situation vécue.

II-4. Construction de la mémoire et perception

Pour Varela (210), la transformation de l'expérience perceptive en représentation interne permet à la psyché d'élaborer et d'utiliser l'expérience vécue. Cette transformation est d'origine systémique et s'appuie sur un mécanisme d'autopoïèse⁴⁸, donc sur un phénomène d'organisation interne susceptible de retrouver une nouvelle stabilité après une stimulation externe. Le cerveau a des capacités d'auto-organisation. Les interconnexions des neurones se font ou se défont pour s'adapter aux stimulations environnementales. Le cerveau modifie en permanence son fonctionnement, en particulier pour s'adapter aux mécanismes perceptifs. Varela utilise le terme d'énaction⁴⁹ à ce propos, pour rendre compte de ce qui **suscite et fait émerger** la cognition. La signification des percepts se construit par le couplage de l'environnement avec la sensorimotricité de l'organisme (211). La cognition traite les informations de l'environnement et stimule la mémoire. Elle fait revivre les dimensions sensorielles et motrices d'épisodes ou d'événements préalablement vécus, permettant ainsi la construction d'une représentation interne (61, 63). **Le corps intervient dans la mémorisation.**

⁴⁸ L'autopoïèse est la propriété d'un système de se produire lui-même, en permanence et en interaction avec son environnement, et ainsi de maintenir son organisation et sa structure malgré son changement de composants.

⁴⁹ De l'anglais to enact : promulguer, instituer, susciter

L'image interne dépend donc à la fois de composants présents issus de la perception, et de composants recréés notamment à partir des diverses traces sensorielles et sensorimotrices mémorisées (212).

La perception comme l'encodage et le rappel d'un épisode sont à la fois **particuliers** et **génériques** (212). L'encodage et le rappel se réfèrent à un moment précis, à un espace donné pour la rencontre d'un Soi avec un objet ou une situation particulière, à une déixis*, et ils sont génériques car l'image mentale se construit progressivement par différentes voies que nous verrons : « Considérer les images comme particulières, c'est faire remonter l'origine de leur acquisition à une circonstance, historiquement bien déterminée dans l'existence du sujet, comme dans le cas de l'empreinte. Les considérer comme génériques, c'est affirmer qu'il se produit « dans la mémoire », entre une pluralité de circonstances perceptives d'acquisition et la réapparition d'une image-souvenir unique, un travail de condensation, de somation, de simplification, d'organisation qui donne à l'image une signification générique comptabilisant une pluralité d'expériences»⁵⁰. Perception et confrontation à ce qui est déjà mémorisé, sont deux processus différents, mais couplés et à la base de la construction d'une image mentale : « ... il existe déjà dans l'image une activité de construction qui fait qu'elle n'est pas le simple prolongement de la perception »⁵¹ (212).

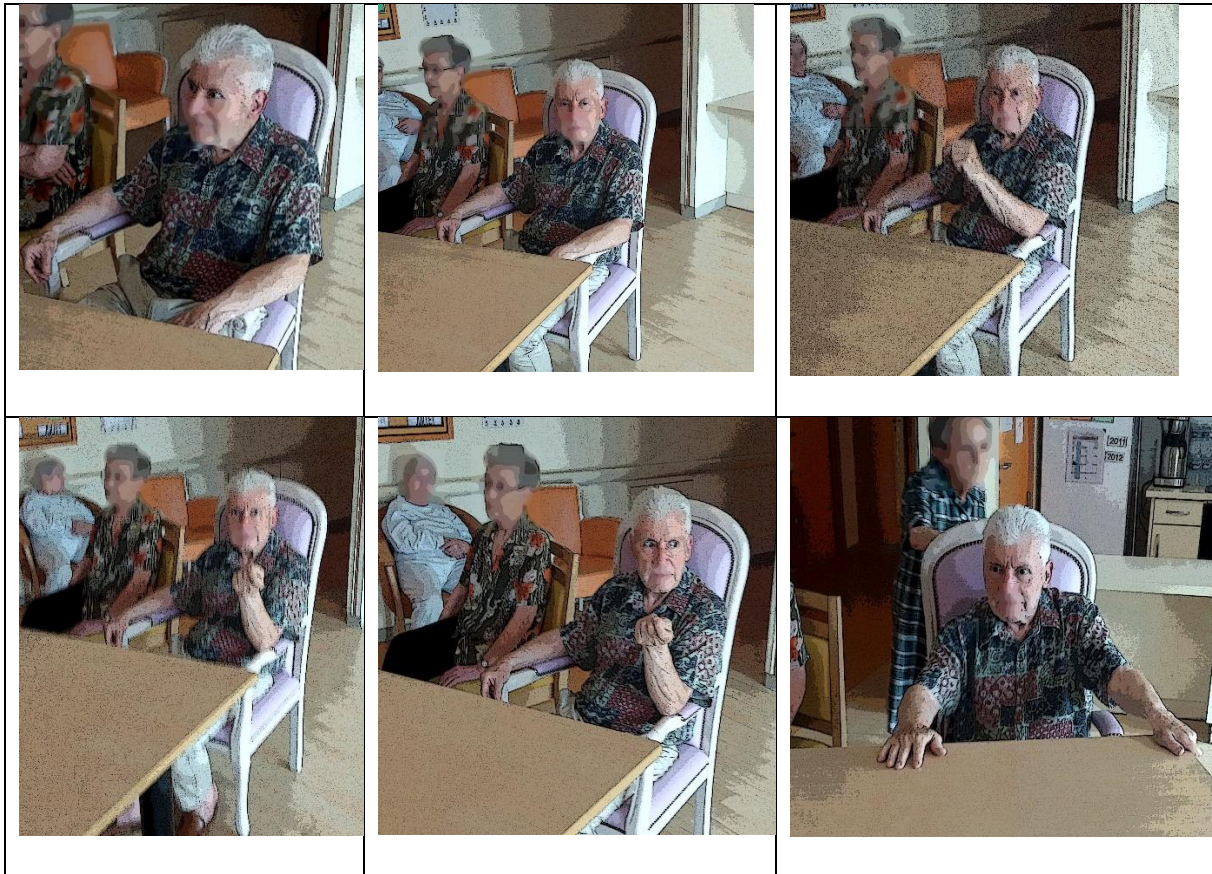
L'image mentale est une imitation intérieure de l'objet auquel elle se rapporte. Par son intermédiaire, le Corps-propre donne un statut à l'objet pour le sujet. L'image cognitive permet le couplage interactif objet « externe-objet interne-objet externe » et le couplage du sujet au monde et du monde au sujet. La mémoire est sollicitée pour construire la signification. Une fois la référence mnésique retrouvée, le souvenir est rafraîchi, accentuant a posteriori, une impression de récence.

Les troubles cognitifs altèrent progressivement les capacités d'élaboration symbolique. Un objet interne issu d'un percept, au lieu de convoquer des objets-souvenirs appropriés pour un couplage adapté, peut faire resurgir des objets-souvenirs anciens, fortement marqués sur le plan émotionnel, mais inadaptés à la situation. Le Gouès défendait l'idée d'une relance possible de la pensée chez le dément, à partir des affects et des émotions (213). Cependant, seuls certains aspects de celle-ci sont éveillés, ne correspondant pas nécessairement à une approche adaptée du réel. Des conflits intrapsychiques anciens parfois remontant à l'adolescence, traits d'une névrose ancienne qui a pu se structurer fortement avec l'âge, réapparaissent à la conscience du sujet sans à-propos avec un événement banal actuel (214). Des frustrations anciennes non élaborées, souvent non corrigées par l'école de la vie, remontent à la surface. La direction de la signification est changée par rapport à ce

⁵⁰ Gilbert Simondon. *Imagination et invention*. Page 118

⁵¹ Ibid. Page 131

qui est habituellement attendu d'un comportement social. Là où un chemin pondéré était possible pour régler une difficulté passagère, l'agressivité se démasque chez la personne âgée dément, de façon surprenante pour l'entourage (215). Ou encore, un événement ordinaire de la vie quotidienne peut être perçu comme un danger (Figure 5).



Mr S.D. 88 ans. Marié. Test de Folstein 15/30 (162)

Mr S.D. est calme, puis pour une stimulation mineure (entrée d'une visiteuse dans la pièce), il devient suspicieux, commence à s'énerver tout seul, et lève le poing, puis semble indiquer un problème qui le préoccupe en levant l'index, devient perplexe, et enfin tire vivement la table à lui.

Figure 5 : Séquence comportementale d'un patient dément après l'entrée d'une visiteuse dans la salle de vie.

II-4. Du champ de perception au champ de présence des objets à soi

Le percept conduit à un objet interne, qui convoque des objets-souvenirs divers. L'objet interne est confronté et couplé à ces objets-souvenirs. Sous la direction de l'intensivité, plus ou moins sous le contrôle de la cognition selon le fonctionnement propre à chaque individu ou selon les circonstances, il conduit à une image mentale, une représentation interne. L'intelligibilité de celle-ci permet d'en prendre conscience. L'objet naturel du monde perçu, l'expérience du monde, et le Moi vont se confronter et se coupler pour former une représentation interne, conscientisée et incarnée dans une présence.

L'objet identifié et valorisé a sa place en tant que figure du monde naturel. Pour préciser cette place et le sentiment qu'elle éveille, nous devons prendre conscience d'une présence⁵² du monde à soi (8, 137), d'une position externe d'un objet ou d'une situation par rapport au sujet. Le Moi est affecté avec une certaine intensité, sur le plan intelligible avec une certaine étendue. La présence est une qualité sensible.

La première articulation sémiotique de la perception guide le flux de l'attention. L'intensité de l'affect qui caractérise la relation du sujet avec le monde, reflète une tension en direction de celui-ci et oriente la visée intentionnelle, domaine que l'on pourrait rapprocher de l'axe « représentamen-interprétant » peircien. La position, l'étendue du champ de présence liées à la position à l'horizon de ce qui est perçu (28, 32), et la quantité des objets dans le champ de perception, caractérisent les limites et le contenu du domaine de pertinence, c'est-à-dire la saisie de l'étendue (8), notion proche de l'axe objet « dynamique-objet immédiat » peircien⁵³. Dès lors que les variations d'intensité sensibles sont associées à des variations extensives intelligibles, une représentation interne devient possible, figurative, non narrative, ou/et une mise en récit pour énoncer ces transformations. Le système de **valorisation des objets** résulte donc de la conjugaison d'une visée et d'une saisie. La visée intensive guide la tension dans sa liaison à la première variation sensible, et la saisie cognitive, dans sa liaison à la seconde, extensive (136).

L'élaboration de la signification de la présence, « source de toute opérabilité »⁵⁴ implique des **modalités**, des modes d'expérience (savoir, vouloir, pouvoir...) pour asseoir une compétence, des modes d'existence (possibles, virtuel, actuel...) pour organiser la signification dans un discours interne

⁵² Jacques Fontanille. Sémiotique du discours. Page 37 : « Percevoir quelque chose, avant même de le reconnaître comme une figure appartenant à l'une des deux macrosémiotiques, c'est percevoir plus ou moins intensément une présence. En effet, avant d'identifier une figure du monde naturel, ou même une notion ou un sentiment, nous percevons (ou nous "pressentons") sa présence, c'est-à-dire quelque chose qui, d'une part occupe une certaine position, relative à notre propre position, et une certaine étendue, et qui, d'autre part, nous affecte avec une certaine intensité. Tel est le minimum nécessaire pour pouvoir parler de présence ». Pour Maurice Merleau-Ponty, la présence à soi fait éprouver sa propre existence.

⁵³ Jacques Fontanille. Sémiotique du discours. Page 32

⁵⁴ A-J Greimas et Jacques Fontanille. Sémiotique des passions. Page 9

qui permet à l'intention d'émerger. La modalité est entendue ici comme ce qui modifie le prédicat (2)⁵⁵. Quatre modes d'existence permettent ainsi la distinction entre les modes réels, actuels, potentiels et virtuels (6). « Un des enjeux de la sémiotique paraît actuellement [...] la reconnaissance d'une dimension autonome et homogène, d'un mode d'existence *sémiotique, dimension sur laquelle se situe les formes sémiotiques, que l'on peut ensuite hiérarchiser, en distinguant différentes stases : le " potentiel ", le " virtuel ", l'" actuel ", le " réalisé ", », qui, par leur ordre et leur inter-définition, " constitueraient les conditions nécessaires à la sémosis »⁵⁶.

III. Représentation, conscience et présence

Une représentation interne, l'image interne, est issue de la perception et d'un parcours de la construction de la signification. Elle est un présupposé à la conscientisation. La conscience donne sa forme au monde et sa signification. La conscientisation est un présupposé à une présence de soi au monde, du monde à soi. L'imagination, les fantasmes, le désir, en revanche, sont des présences sans représentation. Ces présences émergent sans synthèse perceptive préalable, éveillées et captées par un élément intérieur ou extérieur. Comment distinguer un Centaure imaginé, d'un arbre en fleurs, réel, se demande Sartre. La matière d'une image mentale non perçue est irrationnelle, fluctuante, éphémère. Elle ne peut être identique à celle issue de la perception ancrée dans le temps et l'espace du réel⁵⁷ (212). A la différence de la perception, la présence du monde à soi (le "il y a"), issue de l'imagination peut se passer de la présence effective de l'objet visé. Il peut être seulement un objet fictif, ce qui n'aurait aucun sens pour une présence issue de la perception (216). La présence sans représentation est une immersion hic et nunc dans un environnement qui émet des signaux, signaux jugés ensuite pertinents pour le sujet percevant⁵⁸ (217). La présence sans représentation suppose non

⁵⁵ Greimas AJ et Courtès J. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Entrée : Modalité. Page 230

⁵⁶ A-J Greimas et Jacques Fontanille. Sémiotique des passions. Page 10

⁵⁷ Pour Gilbert Simondon, le sujet peut différencier l'image issue du réel et celle provenant du monde des idées, celle de l'objet et celle de son souvenir, mais il en réalise un couplage. Il réalise encore le couplage du sujet à l'objet, du sujet au monde. Pour Simondon, il n'y a pas de pensée sans image. Il valide ainsi l'affirmation d'Aristote : « l'âme ne pense jamais sans image ».

⁵⁸ Gilbert Simondon. Communication et information. Cours et conférences. Page 159 : « Les signaux émis par un émetteur n'aboutissent à rien d'autre qu'à la dégradation de leur énergie porteuse s'ils ne rencontrent un ou plusieurs récepteurs en lesquels ils jouent un rôle efficace, déterminant des changements d'état qui n'auraient pu se produire sans l'incidence des signaux : la réalité locale, le récepteur, est modifiée en son devenir par la réalité incidente et c'est cette modification de la réalité locale par la réalité incidente qui est la fonction d'information » et page 160 : « Le récepteur est une réalité qui est autonome du point de vue énergétique, parce qu'elle possède de l'énergie potentielle (énergie d'état) capable d'assurer des transformations, de les alimenter ; mais le récepteur n'est effectivement un récepteur que s'il est hétéronome du point de vue de la cause qui déclenche la transformation, cette cause déclenchante étant un apport d'énergie incidente, éventuellement aussi faible qu'on le voudra ».

seulement un lieu, mais aussi un "espace" temporel spécifique pour le sujet, hors du temps commun, un temps de rêverie initialisé par l'objet imaginé.

L'imagination nécessite un analogon*, non plus simplement comme une image, mais comme un objet mental, qui manifeste la présence imaginaire ou fictive de l'objet virtuel ou absent (47). « Si je vise mon ami Pierre en son absence, la conscience imageante que j'ai de Pierre n'est pas conscience de l'image de Pierre : Pierre est directement atteint, mon attention n'est pas dirigée sur une **image**, mais sur un **objet** »⁵⁹. La conscience imageante est une tension qui monopolise tout ce qui se rapporte au présent : kinesthésies, affects, savoirs. L'analogon est un objet mental intercalaire créé par l'imagination et la dépassant, donc fictionnel et sans égard pour la réalité. Il remplit la conscience à la place de l'objet⁶⁰. L'imagination fait appel à un analogon*, un objet mental ou physique pour servir de base analogique pour installer une intention et permettre son déploiement.

L'objet mental diffère de l'image mentale par la possibilité d'y accrocher ou non une intention. Sartre connaît Pierre. Nous ferons l'hypothèse qu'il ne connaît pas un certain Paul-Albert. L'objet mental « Pierre » a pour Sartre une consistance singulière que n'a pas pour lui Paul-Albert. Nous homologuerons, dans la suite de ce texte, image mentale et représentation mentale (ou représentation interne). Elles sont accessibles à la conscience, mais sans consistance singulière pour un sujet et elles ne permettent pas l'installation d'une intention. Nous proposerons de rattacher pour cette raison, le récit de vie (énoncé) à la représentation interne, le discours sur soi à la présence de soi au monde (le "je suis"), et du monde à soi (le "il y a"). L'identité du sujet est embrayée dans son discours de vie ce dont témoigne son "je".

L'objet mental de Sartre et présence à soi et au monde sont proches. L'objet mental et la présence sont conscientisés. Ils ont une consistance singulière pour le sujet et ils accrochent une intention. Ils représentent à un état existentiel. Conscience et présence sont des domaines séparés, mais interdépendants. La non-séparation est pathologique, expliquant par exemple que des hallucinations chez un psychotique envahissent le champ de présence du malade, le coupant du réel.

L'objet mental ou la présence peuvent être **issus d'une image mentale**, d'une représentation interne, construite à partir de la perception d'un objet-chose ou d'une situation, d'un réel, par un schéma synthétique, un parcours de la signification à partir des contenus ou des signifiants : perception, observation, organisation de la signification. Des tris et des choix sont possibles pour le sujet selon ses attentes et selon son intérêt, au niveau de la perception (saillance), au niveau de

⁵⁹ Jean-Paul Sartre. L'imaginaire. Page 25

⁶⁰ Ibid. Pages 164-165

l'observation (focalisation), au niveau de la signification (direction de la signification). La volonté consciente ou inconsciente du sujet et la cognition sont nécessaires.

L'objet mental ou la présence peuvent être encore **issus du rêve, de l'imagination ou de la fiction, des affects**. La présence ne nécessite pas alors de parcours de la signification et de synthèse préalable, donc ne fait pas intervenir la cognition. Elle ne nécessite pas forcément l'installation d'une image ou d'une représentation interne construite, sans l'exclure, en tout cas sans parcours préalable, sans tris et sans synthèse. La présence s'installe sans la volonté du sujet. Le « il y a » est un état de fait. L'objet n'a pas besoin d'être réel pour susciter la présence, il peut être virtuel, imaginé, absent. L'installation peut être rapide, conduisant à un *kairos**, un éclat temporel euphorique, que nous reverrons à propos de la musicothérapie. Il peut être plus lent, émergeant d'une promenade dans un endroit agréable, d'une écoute musicale... Le passage du monde réel au monde fictif est involontaire. « De sorte qu'il paraît légitime d'envisager ce passage lui-même plutôt comme une « donnée immédiate » de la conscience et de la laisser, comme tel, faire valoir ses droits »⁶¹ (31).

La présence se passe de représentation une fois le monde fictif introduit, l'avenir est irréel, il n'a plus de buts concrets à réaliser. Il n'y a plus de représentation à totalement achever à un moment donné et de **direction à donner** pour l'atteindre. Il ne nécessite pas de vouloir pour être joint. Il ne nécessite plus de vouloir pour se déployer. « Vouloir terminer un travail pour demain cinq heures et voir s'ouvrir dans l'élan vital l'avenir tout grand devant soi, sont – il est à peine nécessaire d'y insister – deux choses toutes différentes, infiniment éloignées l'une de l'autre » (31)⁶². Il ne s'agit plus de **prendre position** dans le présent, mais de s'inscrire dans un « maintenant ». « Le maintenant ainsi, tout en faisant partie d'un tout, ne laisse substituer à côté de lui aucune partie équivalente et se substitue au tout »⁶³. Quant à **l'élan vital**, il n'est jamais un élan partant de ... mais un élan dirigé vers un horizon indéfini et ouvert. « ... Il ne paraît point dans sa forme générale, avoir pour condition préalable la faculté de se représenter les choses. D'ailleurs, il subsistera toujours l'élan créateur, nostalgique et puissant, qui scrute l'horizon, sans y projeter la moindre représentation possible »⁶⁴. Le schéma tensif du « petit monde » est reconsidéré.

Les deux modalités d'apparition de la présence, parcours et construction de la signification, ou présence sans synthèse, coexistent chez le sujet normal, indépendamment l'une de l'autre. Les deux modalités sont **incompatibles** entre elles et sont **concurrentes**. L'une prend le pas sur l'autre, selon la

⁶¹ Eugène Minkowski. Le temps vécu. Page 22.

⁶² Ibid. Page 35.

⁶³ Ibid. Page 31.

⁶⁴ Ibid. Page 37.

personnalité de chacun et selon les circonstances. Elles peuvent être une question de choix. Des circonstances de la vie nécessitent une application cognitive et d'autres un lâcher-prise. Un neurochirurgien peut être impliqué et appliqué dans sa pratique dans les moments délicats d'une opération et ne laisser alors aucune place à un vagabondage de l'esprit⁶⁵. Il peut à un autre moment rêver lorsqu'il écoute une symphonie de Mahler. Il chasse alors ses préoccupations professionnelles. Malheureusement, dans certains systèmes totalitaires cette liberté de choix n'existe plus, l'emprise cognitive est obligatoire, les divergences imaginatives peuvent être perçues comme une remise en cause d'un ordre établi. À l'autodafé des livres peut correspondre un autodafé pré-cognitif, supprimant tout référencement à une éthique.

Le **passage de l'une à l'autre** peut-être encore rapide et involontaire. Sorti du travail, l'esprit encombré de soucis, on peut être saisi par la beauté d'un air musical, ou d'une peinture ou par la rencontre inopinée d'une personne. Au contraire, brutalement une rêverie et une détente peuvent s'interrompre. Un concert de musique propre à se laisser aller à la dérive du rêve peut être perturbé par une alarme incendie. La réalité concrète cognitive s'impose alors. Dans le livre « La Storia » d'Elsa Morante, en janvier 1941, un jeune soldat allemand Günther erre sans buts dans les rues de Rome, pris dans ses rêves de l'adolescent qu'il était il y a encore peu. Invité à monter dans la chambre d'Ida Ramundo, il redevient le soldat allemand. Il replonge dans la réalité violente. Il la viole. Au plan relationnel, quittant sa présence à l'autre, il passe brutalement avec Ida d'une relation "je-tu" à une relation "je-cela", "je-chose" (218). Il rompt avec l'imaginaire et retrouve la violence du réel que son uniforme habille.

Dans la démence, les raisonnements cognitifs sont altérés, il reste une place pour les émotions en particulier artistiques. Une présence sans synthèse préalable est possible laissant s'installer une pensée de secours (219). Il arrive cependant que selon la trajectoire de vie ou sous l'influence des contraintes de l'environnement, cette modalité de présence n'ait pas pu éclore ou soit tarie. L'évolution démentielle est alors plus rapide et plus grave.

Le parcours de la signification à partir du plan de l'expression structure l'internalisation de la perception, et permet l'encodage mnésique à partir de l'organisation de niveaux structurés, depuis des objets aux formes de vie, nous le verrons. À chaque niveau, un type d'expérience mobilise des sémiotiques-objets (signes, textes, objets, scènes prédictives, stratégiques et formes de vie) et

⁶⁵ Certains chirurgiens travaillent en musique. Tous les temps d'une opération ne sont pas délicats, laissant un espace pour se poser son esprit. La musique augmente les capacités cognitives et est anxiolytique.

conduit à l'existence d'une instance matérielle et sensible, conscientisée, une représentation interne. Nous ferons l'hypothèse que la jonction entre les différents niveaux nécessite non seulement cette conscientisation, mais une présence à soi et au monde pour y proposer une intention, ce qui permet de choisir le type d'expérience à mettre en place au niveau suivant.

Le temps de la présence se passe de mémoire biographique. Il la rend caduque et inutile. Le malade Alzheimer court après la mémoire qui se dérobe. Il court pour être comme les autres car il se sent marginalisé dans la relation aux autres comme dans la relation au monde. Tant qu'il court après cette réalité qui lui échappe, il reste dans un processus cognitif voué à l'échec compte tenu des troubles organiques de la maladie. Le passé n'est plus accessible, les représentations du futur sont impossibles. Il faut qu'il lâche prise pour accéder à un espace fictif où il est à nouveau présent au monde. L'analogon* ne réinscrit pas le malade dans l'espace-temps de la mémoire, mais il le fait accéder à sa biognèse (220), non pas au temps de la succession des durées perçues, à une discontinuité impossible à homogénéiser pour lui, mais dans la continuité de la durée vécue qui lui est accessible (31). La biognèse est la mémoire de vie. L'être humain n'est pas qu'un être biographique. Cette forme de mémoire reflète le parcours de vie dans sa densité, et par-delà le discours, une mémoire des atmosphères vécues (220), la fidélité à soi, la plénitude ou la misère des incomplétudes (39).

IV. Élaboration du contenu psychique

La totalité du monde environnant ne peut être perçue en quelques instants, trop vaste pour ne pas dire illimitée, trop complexe. Notre présence au monde malgré tous les efforts attentionnels ne peut être que partielle. La saisie de ce qui est perçu porte d'une part sur des objets saillants, les kernels, et leurs satellites coprésents, sur leurs interactions possibles, et, d'autre part, sur les dynamiques possibles qui les animent (209). Si certains objets sont repérés, d'autres échappent à l'attention, impliquant la dimension singulière et personnelle de l'observation. La perception du monde ne peut se résumer à un seul mode de perception sensoriel. Elle a une origine plurisensorielle et les informations provenant de l'environnement ne sont que rarement cohérentes et harmonieuses entre elles. Trois étapes sont nécessaires pour la lisibilité du contenu psychique, une homogénéisation synesthésique, un tri axiologique et une simplification. Nous les envisagerons pour aborder la question de la relation au réel.

V. La perception du réel

Le traitement des informations nécessite une synthèse sensible et intelligible pour asseoir une représentation mentale homogène, ce par des mécanismes volontaires conscients ou non, ou par intuition. À la perception incomplète du réel s'ajoute la construction simplifiée du réel. C'est à partir de celle-ci que le sujet adopte une position personnelle dans un champ de perception. Se sent-il concerné, intéressé dans ce qu'il se dégage d'intelligible, comment sur le plan sensible perçoit-il la situation ? Quelles conséquences en tire-t-il en termes de pertinence de ce qui est saisi, au moins pour essayer de comprendre la situation et prendre position, pour en tirer d'éventuelles conséquences pratiques : du désintéret impliquant un retrait ou un engagement et la mise en œuvre d'un projet proposé par la situation ?

V-1. La complexité de l'approche du réel

La liaison, entre la fonction biologique présentée par les différentes afférences sensorielles, la fonction psychique et la construction d'une représentation mentale, résultent d'une élaboration sémiotique entre un plan de l'expression, l'expérience perceptive, et un plan du contenu, existentiel. La complexité issue de la polysensorialité nécessite une homogénéisation synesthésique. Elle peut être consciente ou relever d'un raisonnement rapide et pragmatique, un « bricolage » inventif au sens qu'en donne Lévi-Strauss⁶⁶ (221), ou plus élaborée, nécessitant de se poser au moins quelques instants pour investir une perspective téléologique, sinon à faire une analyse sémiotique.

Le terme de bricolage n'est pas ici péjoratif et renvoie l'utilisation ingénieuse et inventive des matériaux disponibles pour une tâche, par opposition à la planification préalable de l'ingénieur. « Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son enjeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord", c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures. L'ensemble des moyens du bricoleur n'est donc pas définissable par un projet (ce qui supposerait d'ailleurs, comme chez l'ingénieur, l'existence d'autant d'ensembles instrumentaux que de genres de projets, au moins en

⁶⁶ Claude Lévi-Strauss. La Pensée sauvage. Page 27

théorie); il se définit seulement par son instrumentalité, autrement dit et pour employer le langage même du bricoleur, parce que les éléments sont recueillis ou conservés en vertu du principe que "ça peut toujours servir"» (221).

V-2. Les différents modes de saisie du monde

La profondeur de champ de présence se situe entre la prise de position perceptive et les limites perceptibles de ce champ. Le Corps-actant* et son horizon peuvent être tantôt **source**, la présence de soi au monde (le "je suis"), et **cible** d'une visée intensive du monde, la présence du monde à soi (le "il y a") et d'une saisie extensive. Ces mouvements induisent une inflexion secondaire de la perception du champ de présence, selon les motivations éveillées (intérêt, désintérêt), les stratégies et les formes de vie de chacun⁶⁷ (222), et la liberté et les contraintes du sujet. Nous reviendrons sur ces points à propos du régime topologique des formes de vie.

La saisie a des modes variés d'appréhension selon les circonstances et la nature des situations, leur complexité et la capacité de l'observateur de l'appréhender. Cette capacité est réduite dans les conditions de stress, engagement dans des sollicitations multiples, selon les nécessités de réponses adaptées dans un temps réduit (223), ou lorsque les capacités cognitives du sujet sont réduites, par exemple lors du développement d'une maladie d'Alzheimer (224). La difficulté du malade d'appréhender la réalité conduit à une réduction de la profondeur du champ de présence.

En matière d'esthésie, Génisnasca distinguait trois types de saisies. La saisie **molaire** établit des relations de dépendance unilatérale entre des figures ou des concepts et ce à quoi ils se réfèrent, n'apportant pas d'informations nouvelles par rapport à ce qui est précédemment connu, validant en quelque sorte des savoirs partagés et établis⁶⁸. Elle est ainsi référentielle (s'appuyant sur ...) et inférentielle (dérivant de ...). La saisie **sémantique** s'appuie sur des équivalences schématiques et catégorielles dans le champ de présence. Elle fait appel à certains aspects de l'imaginaire, et ne s'appuyant pas sur un référentiel, elle implique pour l'énonciateur de prendre position et de l'assumer⁶⁹. La saisie **impressive**, groupale ou holistique, renvoie à ce qui se dégage de la globalité de ce champ, non analysé, à ses rythmes, aux interrelations suggérées par la coprésences d'objets (225, 226) : « Le tout est différent des parties (...) L'ensemble prime sur les éléments qui le composent » (227). Le Pr Fontanille ajoute à ces trois modes, une saisie correspondant à la **rationalité technique**

⁶⁷ Fontanille J. Formes de vie. Page 161

⁶⁸ Fontanille J Sémiotique du discours. Page 215

⁶⁹ Fontanille J Sémiotique du discours. Page 229

(tableau 1), où les valeurs cognitives sont techniques et scientifiques (8)⁷⁰, sans référence existentielle. Dans la maladie d'Alzheimer, les typologies des saisies sont perturbées, nous le verrons.

Tableau 1 : Typologies des saisies d'une scène (Extensité)

| | |
|--|--|
| <p>Saisie molaire</p> <p>Rationalité Informative</p> <p>Apparence</p> <p>Valeurs référentielles et inférentielles</p> | <p>Saisie sémantique</p> <p>Rationalité organisationnelle</p> <p>Apparaître</p> <p>Valeurs organisationnelles, esthétiques, mythiques</p> |
| <p>Saisie technique</p> <p>Rationalité conventionnelle</p> <p>Valeurs scientifiques, régressives, sans « être »</p> | <p>Saisie impulsive</p> <p>Rationalité hédonique</p> <p>Valeurs sensibles, passionnelles</p> |

La saisie est un mode d'appréhension du réel, toujours complexe et discontinu. La saisie sur le plan sensoriel est donc toujours partielle, comme note le philosophe Alain : « Nous ne connaissons que des apparences, et l'une n'est pas plus vraie que l'autre ; mais si nous comprenons ce qu'est cette chose qui apparaît, alors par elle, quoiqu'elle n'apparaisse jamais, toutes les apparences sont vraies. Soit un cube de bois. Que je le voie ou que je le touche, on peut dire que j'en prends une vue, ou que je le saisis par un côté. Il y a des milliers d'aspects différents d'un même cube pour les yeux, et aucun n'est cube. Il n'y a point de centre d'où je puisse voir le cube en sa vérité» (228).

Plusieurs modes de saisie peuvent se combiner. Cette étape de la saisie est indispensable pour mettre en relation et articuler, dans un deuxième temps, le sensible et le cognitif. Les premières représentations mentales provenant de la sensorialité sont parcellaires et confuses et ne débouchent sur des représentations du monde que par une construction de notre propre esprit, conduisant soit à image mentale primaire, sensorielle ou figurative, ou à partir de celle-ci, à une re-connaissance, à son rattachement à un référentiel mémorisé, cohérent, rattaché à d'autres éléments de souvenirs, structuré comme un discours.

⁷⁰ Fontanille J Sémiotique du discours. Page 232-233

V-3. Narrativité, discursivité et mémoire épisodique

Le sensuel, les figures surtout fortement marquées sur le plan émotionnel peuvent se mémoriser, mais de façon moins structurée que lorsque les souvenirs prennent une forme narrative (229, 230). Une présence construite à partir de l'imaginaire ou la fiction est moins structurée que celle issue de la construction d'une représentation interne. La narrativité remplit « une fonction de cohésion, assure la concaténation logique, la lisibilité et la prévisibilité du récit » (231), et facilite ainsi la mise en mémoire et le rappel mnésique (232). Ces deux aspects de la mise en mémoire et du rappel mnésique, à coloration narrative ou à coloration tensive, sont repris dans la théorie des traces floues de Brainerd et Reyna (68). Cette théorie fait la distinction entre les traces mnésiques littérales, retrouvées à travers un processus cognitif volontaire, un récit (traces Verbatim), et les traces thématiques, riches d'affects et d'émotions, renvoyant de façon passive et globale à un vécu expérimenté réellement ou de façon imaginaire (traces Gist). Les deux types de traces coexistent et interfèrent dans les processus mnésiques. Certaines personnes privilégient plutôt l'usage d'un type particulier par rapport à l'autre.

Un récit de vie n'est que provisoire, réécrit, inachevé, sans cesse en mouvement, prisant le contexte, les variations imaginaires, et parfois l'auditoire (39). Il ne s'appuie pas exclusivement sur la raison et est influencé par les affects et les émotions. Les traces floues de la mémoire et ses failles éventuelles font de la vie réelle un « mixte instable entre fabulation et expérience vive, impose le recours de la fiction pour réorganiser la vie réelle rétrospectivement dans l'après coup, quitte à tenir pour révisable et provisoire toute figure de mise en intrigue empruntée à la fiction ou à l'histoire »(79)⁷¹.

Le discours permet de cerner des objets pertinents, des sémiotiques-objets autour desquelles s'organisent la signification de la réalité à partir du perçu, la situation sémiotique^{*72} (46, 207) : « Mais le discours permet de construire le cube en sa vérité, d'où j'explique ensuite aisément toutes ces apparences, et même je prouve qu'elles devaient apparaître comme elles font. (...) Retenons l'exemple facile du cube, de ce cube que nul œil n'a vu et ne verra jamais comme il est, mais par qui seulement l'œil peut voir un cube, c'est-à-dire le reconnaître sous ses diverses apparences. Et disons encore que, si je vois un cube, et si je comprends ce que je vois, il n'y a pas ici deux mondes ni deux vies ; mais c'est

⁷¹ Ricoeur Paul. *Soi comme un autre*. Pages 191 et 192

⁷² Fontanille J. *Pratiques sémiotiques*. Page 25. Une situation sémiotique est une configuration hétérogène qui rassemble tous les éléments nécessaires à la production et l'interprétation de la signification d'une interaction communicative.

un seul monde et une seule vie. Le vrai cube n'est ni loin, ni près, ni ailleurs ; mais c'est lui qui a toujours fait que ce monde visible est vrai et fut toujours vrai» (228). Le récit construit la réalité intérieure et l'identité personnelle (79, 233, 234). La transformation d'une expérience vécue en existence, en représentation mentale, passe par la mise en récit (235, 236), soutenant l'hypothèse d'une mémoire narrative (237), mais sans que cette voie soit scientifiquement reconnue comme exclusive (238). La mise en récit dans les processus mnésiques entretient des relations étroites avec les schémas de voyages mnésiques de Tulving, la navigation temporelle du Pr Fontanille⁷³ (7) et la mémoire épisodique (72, 205).

VI. La simplification du réel

La perception d'un objet ne concerne pas seulement un sens, mais mobilise plusieurs organes sensoriels. Pour être rendu intelligible, la représentation interne nécessite une synthèse des différentes afférences, plus ou moins facile selon leur congruence ou leur dissonance. Elle nécessite un tri axiologique puis une simplification. Le sens enfin doit être stabilisé.

VI-1. L'homogénéisation synesthésique

La sémiologie des figures de l'expression (issues des percepts) et du contenu (sensation) suppose une collaboration polysensorielle et homogénéisation synesthésique. Une même scène perçue sollicite plusieurs organes des sens. Si l'analyse d'une situation à partir d'un texte comporte quelques codes, des permanences, des repères, voire des instructions de lecture aidant un lecteur à retrouver une cohérence. Elle permet au milieu d'une multiplicité de phénomènes de retrouver une certaine unité. Ces éléments peuvent faire défaut au premier regard dans la perception du monde. Une construction du sens est indispensable, sauf à vivre une représentation interne chaotique parce que trop complexe à appréhender.

C'est souvent ce que vivent les malades Alzheimer lorsque la maladie a évolué, quand ils ne sont plus capables de trier les diverses sources d'afférences sensorielles. Ils ne peuvent gérer les dissonances perceptives provenant de plusieurs sens mais renvoyant à un seul objet (image d'un chien et miaulement). Ils leur restent cependant la capacité de conscientiser une présence sans synthèse.

Des processus cognitifs et tensifs, issus d'expériences préalables ou d'apprentissages antérieurs font appel à la connexité entre des objets externes perçus ou à des analogies avec des objets internes préalablement mémorisés pour construire un premier sens. Les stimuli perceptifs font naître

⁷³ Jacques Fontanille. Formes de vie. Page 188

une multitude d'éléments de représentation mentale qui viennent construire dans notre esprit, grâce à l'imagination, des images nouvelles, modifier ou enrichir des images existantes. Des stratégies cognitives, le plus souvent non conscientes, privilégient parfois des représentations simulacres de la réalité, influencées sur le plan phorique par des images sources de déplaisir ou au contraire de plaisir et de satisfaction, comme sur le plan tensif, en tout cas dissociées de la réalité factuelle. Nous croyons avoir vu ou entendu ce que nous attendions. La critique est possible chez le sujet sans troubles cognitifs, qui peut différencier ce qui est imaginé de ce qui est réel. Elle ne n'est pas réalisée chez le dément qui adhère à ses fabulations.

VI-2. Nécessité de la simplification du réel intérieur : le tri axiologique

Une intentionnalité devant l'environnement perçu conduit à la mise en œuvre d'interprétations et de tri, d'organisation des éléments pertinents, pour faire émerger une ébauche de signification, virtuelle, car non encore actualisée, au milieu de tous les possibles, pour éventuellement mettre en place des modalités, virtualisation pour l'intention, actualisation pour la motivation.

Un temps de quête de sens est donc issu de ce qui est perçu et permet de construire une signification selon un parcours déterminé par l'intention qui émerge de l'expérience perceptive (Soi-peau), de l'intelligibilité existentielle (Moi-chair). La multitude des objets dans le champ de perception et la complexité des situations perçues se confrontent aux remémorations qu'elles induisent. Sélection des objets de valeur et remémorations pertinentes pour l'instant de présence sont deux opérations nécessitant une opération de tri axiologique.

Le schéma du tri axiologique comporte chez la personne normale trois phases⁷⁴ (15). La première est la prise en compte d'un **mélange de valeurs** des objets ou des figures. La confusion axiologique suspend un temps le programme de quête d'autres objets, une pause avant de passer à autre chose. Le tri sélectionne les objets en les **hiérarchisant** selon la pertinence et leur attrait, leur intérêt pour la satisfaction des attentes du sujet. Cette phase est donc singulière et singularisante pour la personne. Enfin la dernière phase est celle du **discernement** et de la **distinction** des objets de valeur par l'institution d'une nouvelle valeur.

Un temps d'accommodation* mentale (programmation ou ajustement) est nécessaire pour simplifier la représentation mentale, préciser l'intention initiale à partir d'une réalité interne construite, plus objective, plus opératoire (239). L'accommodation* permet au sujet de comprendre un contexte donné, et ne signifie pas forcément engagement dans une pratique. Dans nombre de

⁷⁴ Jacques Fontanille. Corps et Sens. Page 25

situations du quotidien, l'accommodation* se résume à la mise en jeu d'habitudes ou à l'apprentissage d'usages sociaux préalablement appris. Elle peut nécessiter, de façon moins passive, des ajustements cognitifs plus singuliers, plus élaborée sur le plan cognitif, sans faire appel nécessairement à des automatismes (Figure 6). Ces ajustements peuvent être rapides pour répondre à des questions simples, ou nécessiter un certain recul à la fois intellectuel phorique et tensifs, mais aussi temporel, pour une réponse de bon sens, issue de l'usage et du sens courants (240, 241). Le résultat de l'accommodation* est souvent un mélange inconscient de liberté de faire et de programmation sociale. Un temps encore plus important et nécessaire pour asseoir une intentionnalité dans un deuxième temps, pour des enjeux importants qui nécessitent un processus de discernement long, complexe et souvent difficile, renvoyant à un système de référence personnel et social introjecté, la conscience ⁷⁵ (242) étant prise ici au sens moral et éthique. Nous retrouverons la question de l'accommodation, programmation ou ajustement, avec les pratiques sémiotiques et les formes de vie.

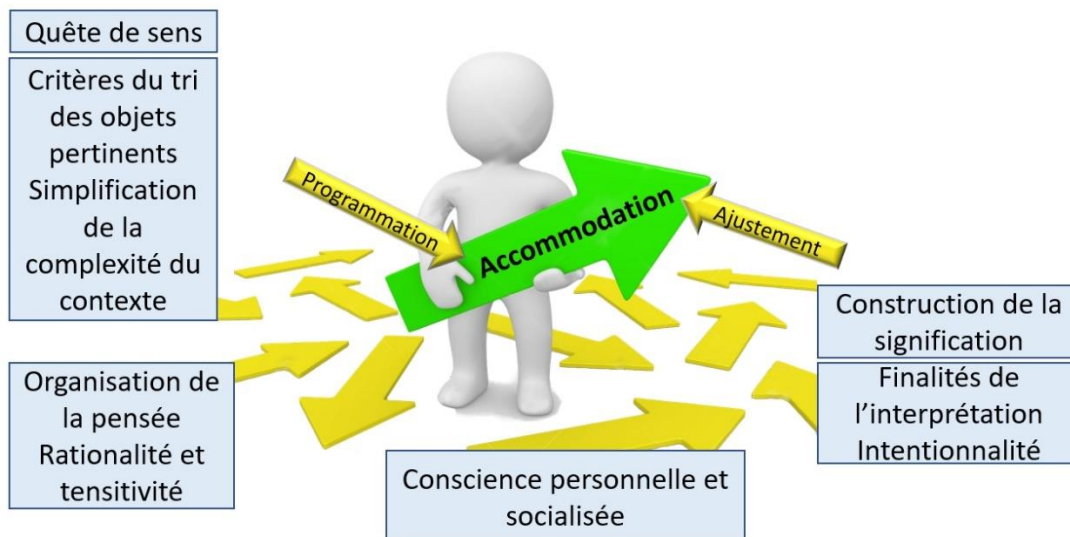


Figure 6 : De la quête de sens à la construction de la signification

⁷⁵ Jacques Lacan. Livre VII. Page 368 : « Je propose que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir (...) Au dernier terme, ce dont le sujet se sent effectivement coupable quand il fait de la culpabilité, de façon redevable ou non par le directeur de conscience, c'est toujours à la racine, pour autant qu'il a cédé sur son désir »

VI-3. La stabilisation du sens. La complexité de la mise en mémoire

Les souvenirs structurent normalement la personnalité et conditionnent les choix, déterminant d'une intention particulière dans un contexte donné. Une stabilisation du sens est indispensable au moins dans l'instant pour permettre d'asseoir une intention dans un contexte donné. La stabilisation du sens et sa simplification selon la pertinence des objets triés en vue d'une mise en perspective se font par une opération d'intégration permettant la structuration du discours de vie intérieur et une adaptation des comportements l'environnement.

La mémoire permet paradoxalement à la fois de pointer et, en même temps, de combler la distance entre le passé et le présent pour y actualiser les expériences antérieures. La mémoire comble le hiatus temporel entre le passé révolu et le présent. Elle présentifie le passé pour le rendre efficient dans le présent (25). Le Soi peut se vivre comme un **processus continu de transformation**. Elle participe ainsi par l'école de l'expérience aux apprentissages. Elle permet la synthèse entre la discontinuité des événements externes et la tendance à la continuité de l'espace psychique à un moment présent, et elle traduit cette **synthèse** à travers un récit de vie cohérent et des actes adaptés.

Le percept et la représentation mentale consciente évoluent sur deux plans séparés, réunis par une succession de processus sémiotiques. L'expérience perceptive amène à une existence, la sensation d'être et d'internalisation des objets du monde, transformant la discontinuité extéroceptive à la continuité intéroceptive. Elle fait le pont entre le Soi, corps enveloppe et le Moi, chair mouvante, entre des stimuli locaux et la globalité de l'identité, entre le faire, emprise sur le réel, et le vivre, présence à soi et au monde (243). Cette séparation, entre la **représentation** et la **présence**, et la sémiose qui les unit, est indispensable pour la mise en mémoire comme pour l'accès au réel intérieur. La limite entre elles peut disparaître. La relation sémiotique disparaît dans les phénomènes hallucinatoires que l'on rencontre aussi bien dans les psychoses que dans les démences évoluées par exemple (195) : « Si j'y insiste, je vous montrerai que la notion, chez Freud, de l'hallucination comme processus d'investissement, régressive sur la perception implique nécessairement que le sujet y doit être complètement subverti – ce qui n'est, en effet, que dans des moments extrêmement fugaces »⁷⁶.

Cette dynamique de reprise permanente de la vie psychique, est encore rendue plus complexe par le flou des traces mnésiques et leurs origines diverses selon l'intensité associée (traces Verbatim et Gist) (68). Les stimuli externes les réveillent à la mémoire souvent de façon involontaire. S'ils sont fortement associés à une émotion, les objets apparaissent dans le champ de présence de façon

⁷⁶ Lacan Jacques. Séminaire XI. Page 57

désordonnée, et pas toujours opportune. Les valences attachées aux objets mémorisés qui conditionnent le relief des souvenirs ne sont pas maîtrisables.

VII. Les difficultés de symbolisation dans la maladie d'Alzheimer

VII-1. Les désordres liés à l'absence de sémiose dans la construction de la signification

Dans les formes modérées de la maladie d'Alzheimer, les objets α et β participent à une sémiose, un objet interne est construit. Les troubles de la mémoire et les difficultés sémantiques, cependant soit ralentissent l'élaboration, soit conduisent à des aberrations, la représentation de mots ne correspondant pas à la représentation de choses (9). Les troubles de l'attention réduisent le nombre d'objets perçus et internalisés. Les agencements des objets internes entre eux pour construire la représentation d'une représentation intérieure se font mal. L'univers intérieur se désertifie, et dans nombre de cas, le patient est conscient de ce vide intérieur et souffre de son absence au monde. Il y a un écart infranchissable entre la représentation interne conscientisée, vidée, et la présence à soi et au monde, le manque, la marque de l'être absent : « lorsque les choses perdent leur consistance et que toute signification s'obscurcit, la question surgit »⁷⁷ (244). Ceci a pour lui des conséquences tensives (Eclats inexplicables de violence envers autrui, reflétant une tension interne sans stimulation externe, le monde externe désinvesti devient ennuyeux), modales (installation dans la conviction de ne plus pouvoir faire, le monde externe désinvesti n'est qu'une jachère), énonciatives (débrayage du discours, le monde externe désinvesti devient sans intérêt). Un patient Mr Gilbert, que nous reverrons, pourra dire de lui : « Mr Gilbert , il n'est plus rien Monsieur Gilbert » (245). Le manque de présence conduit à une douleur morale, comme si la personne malade en avait la **nostalgie**, puis par lassitude à l'ennui et au **renoncement**⁷⁸.

VII-2. Modes de saisie et démençe

La maladie d'Alzheimer perturbe à la fois la saisie et la visée. Trois des quatre modalités de saisie (8) habituellement possibles sur le sujet normal (tableau 2) sont altérées du fait des troubles cognitifs : la saisie **molaire** qui renvoie un système référentiel et inférentiel est déficiente du fait des troubles de la mémoire ; la saisie **sémantique** s'appuie sur l'organisationnelle, mais le malade est incapable souvent de jugement approprié ; la saisie **rationnelle**, reste un temps à sa portée pour les

⁷⁷ Martin Heidegger, Introduction à la métaphysique. Page 13

⁷⁸ Ibid. Page 14 : « La question peut être également là dans un moment d'ennui : là, le caractère obstinément ordinaire de l'étant fait régner une désolation dans laquelle il nous paraît indifférent que l'étant soit ou ne soit pas ».

usages de routine, donnant même parfois le change pour une bonne santé mentale, mais elle est bien au-delà de ce qu'il peut gérer lorsque les troubles cognitifs sont installés et qu'une complexité se fait jour. Seule la saisie **impressive** lui est accessible, la maladie préservant longtemps les émotions et leur souvenir.

Tableau 2 : Changements des modes de saisies de l'environnement dans la démence

| Saisie molaire | Saisie sémantique |
|--|--|
| Rationalité Informative Les valeurs référentielles et inférentielles sollicitent la mémoire altérée par la maladie | Rationalité organisationnelle Les valeurs organisationnelles se heurtent à l'altération du jugement |
| Saisie technique | Saisie impressive |
| Rationalité conventionnelle Les valeurs rationnelles sont, un temps, accessibles, mais deviennent vite trop complexes à appréhender | Rationalité hédonique Les valeurs sensibles restent longtemps accessibles, mais avec de moins en moins de profondeur, et l'horizon du champ de présence se rapproche. |

VII-3. Tri axiologique et maladie d'Alzheimer

La question de l'efficacité insuffisante des processus de tri axiologique, processus cognitifs altérés dans la maladie d'Alzheimer a précédemment été évoqué à propos de la perception des objets et des figures pondérés par leurs valeurs attribuées, à propos de la question de la saillance et à propos de leur pertinence. La catégorisation* est rendue approximative ou impossible. La hiérarchisation des valeurs et le discernement sont altérés dans la démence. Le malade reste donc très souvent au stade du mélange axiologique.

Si le schéma du tri axiologique peut se résumer à trois étapes, mélange, tri, réaménagement axiologique, une autre étape est nécessaire dans la démence : rassembler les conditions du possible pour que le tri soit accessible au le malade.

Après la phase du mélange axiologique, une deuxième phase du schéma de tri axiologique intervient chez une personne indemne de troubles cognitifs, comme dans la démence. Les conditions des possibles doivent, cependant, être réunies préalablement chez un malade pour que les qualités perçues soient reconnues et indicées par un référencement mnésique, sémantique (représentations de mot), tensif (éveil de sensations) et phorique (intérêt). Dans la psychose, affects et tensions émotionnelles sont parfois dissociés (31, 246), conduisant aux dissociations du réel observées en clinique psychiatrique, des difficultés cognitives pour mettre en place et gérer les représentations internes. Dans la maladie d'Alzheimer, phorie* et tensivité sont longtemps préservées, mais la cognition est altérée. La représentation interne est appauvrie d'une part par le nombre d'objets perçus et internalisés, par leur désorganisation en raison de l'inefficacité d'établir des liens entre eux. Les qualités associées et leur valorisation sont sommaires. Une petite tomate ronde, luisante et rouge pourra évoquer une cerise pour un malade, tout en gardant dans le domaine phorique un intérêt pour lui, car satisfaisant et plaisant à manger, et une dimension tensive et corporelle, avec l'envie de la porter à la bouche, très souvent de façon impulsive.

La troisième phase du tri est maintenant celle de la singularisation de la représentation interne en réaménageant les valeurs, en hiérarchisant les objets de valeur. Elle permet de séparer ce qui est pertinent pour soi et de refouler ce qui est secondaire, sans intérêt. Un malade Alzheimer peut viser des objets de valeur parce qu'ils s'y intéressent, mais y renoncer, car inatteignable, non saisissable pour lui, ou ne sachant plus les manipuler. Ils peuvent encore être inutilisables, car il ne peut plus les mettre en œuvre dans ses pratiques. La représentation interne, souvent seulement ébauchée et instable, restera pour lui à l'étape virtuelle, comme un désir impossible à actualiser, conduisant à une tension qu'il ne peut plus assouvir faute d'une étendue accessible. Cette tension se traduira par des comportements ou des attitudes étranges pour l'entourage, d'autant plus que le malade ne peut exprimer ses états intérieurs en raison de son aphasie.

Nous ajouterons donc au schéma de tri axiologique, à propos de la maladie d'Alzheimer, une phase de la mise en place des conditions des possibles du tri axiologique. Selon Edeline et Klinkenberg (5), chaque entité perçue est associée à au moins une qualité, rougeur par exemple pour une tomate. L'identification de l'objet ou d'une figure est rendue possible par la typologie des qualités observées, par exemple taille, forme, couleur pour une tomate. Les kernels* et leurs satellites partagent une ou des qualités. Ces qualités peuvent d'une part être associées à des valeurs permettant, selon l'intérêt et l'attente du sujet, d'en définir une pertinence singulière et d'autre part de rassembler objet et figure dans des catégories, et d'établir des interrelations entre eux. Objets, catégories, interrelations sont pondérables par des valeurs. Aucune signification singulière n'est possible en dehors de cette

pondération, car elle permet de définir une organisation de la représentation interne, d'en dégager la pertinence (intelligibilité) et une possible utilité (catasémiose).

Le flou des limites des qualités partagées entre deux objets est un obstacle à la catégorisation. Entité et qualité permettent habituellement de caractériser, d'identifier un objet et de le catégoriser (247). Divers fruits peuvent avoir pour qualité d'être rouges, et peuvent être catégorisés dans un groupe partageant cette qualité. La situation peut sembler claire lorsqu'une qualité est présente ou absente (présente = un ; absente=zéro). Cependant, pour ce qui est du floutage des traces, la présence de la qualité évolue entre un et zéro. La **théorie des ensembles flous** a été développée par Lotfi Zadeh en 1965 afin de représenter mathématiquement l'imprécision relative à certaines classes d'objets (248). La présence d'une qualité évolue entre les valeurs 0 et 1, absence et présence, selon un gradient d'intensité tant sur le plan physique, un rouge peut-être plus ou moins foncé, que tensif. Un événement peut être vécu, par exemple de façon, plus ou moins intensive. Cette théorie sert de fondement à une logique floue. Les catégorisations ici sont approximatives, varient selon le point de vue de chacun. Surtout si la mémorisation des qualités évolue avec le temps ou avec des troubles cognitifs. Les transformations se font sans que le sujet en soit conscient. Une recatégorisation se produira à l'insu du malade, qui restera persuadé de la véracité de ses souvenirs, sources de nombreux quiproquos avec ses proches (39). Le tri axiologique et les décisions du sujet en seront affectés (249).

La dernière phase du tri est la construction d'un nouvel espace de valeurs. C'est celle du discernement pour choisir les objets de valeur, instaurer une valeur globale à la représentation interne et permettre une stabilisation tensive au moins temporelle de la scène intérieure. Cette étape est parfois caricaturale dans la maladie d'Alzheimer, la scène intérieure mise en place se traduisant par des désajustements comportementaux, l'utilisation d'objets inadaptés qui sont pris pour d'autres objets, parfois simplement parce qu'ils sont à la disposition du malade. Il met en place dans les pratiques qui n'aboutiront pas un bon résultat. Nous en verrons un exemple avec le cas clinique de Madame Gilberte et son histoire de cadre bleu et avec celui de Monsieur Gilbert H à propos d'une cuillère.

VII-4. Les difficultés de simplification dans la maladie d'Alzheimer

Les dimensions phoriques et tensives sont respectées par la maladie d'Alzheimer. Elles ne sont cependant pas bien régulées, les processus d'accommodation se faisant mal en raison des troubles cognitifs. Des réactions comportementales disproportionnées avec une situation en sont la conséquence. Les désirs et le souvenir vague de leur satisfaction demeurent longtemps dans la démence. Leur intégration dans le présent et l'interprétation d'une situation perçue pour dégager dans

une situation donnée des intentions claires et pour engager un processus adapté sont souvent hors de portée des malades. Ils en sont le plus souvent conscients au moins au début de la maladie (250). Ce qui était autrefois possible ne l'est plus pour eux aujourd'hui, mais la persistance d'un désir qui ne peut être satisfait génère des frustrations, ou des tentatives de mise en place de comportements mal ajustés, regardés comme aberrant par un entourage qui ne les comprend pas (23, 24). L'échec de leur tentative les décourage d'entreprendre et les démotive. Le malade peut avoir tendance à mettre en place des pratiques visant des objectifs décalés selon le regard de son entourage humain, mais qui gardent du sens pour lui, nous en verrons des exemples.

La simplification est une opération cognitive et tensive organisant la scène intérieure pour en tirer les conséquences en termes de prise de position, de présence à soi et au monde, et en termes d'intentions⁷⁹ (137), la mise en perspective du champ de présence. La simplification est une opération de tri selon la pertinence des objets dans leur situation. Elle n'est possible pour les malades que lorsque la complexité de cette dernière est encore accessible à leur jugement, ce qui se réduit avec la progression des troubles cognitifs. La simplification met de côté des objets moins pertinents, considérés de moindre valeur, pour atteindre ce qui est visé. L'accès de la complexité se réduisant, le choix devient de plus en plus caricatural, parfois aberrant, certains objets peu pertinents sur le moment peuvent être retenus, d'autres importants, négligés (251). Quoi qu'il en soit, le nombre d'objets mis hors du champ de présence du monde à soi augmente progressivement au cours de la progression de la maladie. Le champ de présence se rétrécit du point de vue du malade, l'intérêt qu'il y porte s'éloigne, conséquence du rétrécissement du champ de la perception et de l'étriquement des représentations internes. Les pratiques entreprises peuvent ne pas aboutir, ce qui aggrave le sentiment d'échec du malade devant les résultats décevants dans ce qui est entrepris, l'accumulation des échecs, et participent à son désintérêt pour le monde qui l'entoure.

La **simplification du réel accessible** au malade devient une nécessité. Elle est une des conditions lui permettant d'accéder facilement et de façon quelque peu artificielle à un tri axiologique.

⁷⁹ Maurice Merleau-Ponty. *Phénoménologie de la perception*. Page 145 : « Un malade que la psychiatrie traditionnelle classerait dans les cécités psychiques est incapable, les yeux fermés, d'exécuter des mouvements « abstraits », c'est-à-dire des mouvements qui ne s'adressent à aucune situation effective tels que de mouvoir sur commande les bras ou les jambes, d'étendre ou de fléchir un doigt. Au lieu que chez le normal chaque événement moteur ou tactile fait lever à la conscience un foisonnement d'intentions qui vont, du corps comme centre d'action virtuelle, soit vers le corps lui-même, soit vers l'objet. Le normal compte avec le possible qui acquiert ainsi, sans quitter sa place de possible, une sorte d'actualité, chez le malade, au contraire, le champ de l'actuel se limite à ce qui est rencontré dans un contact effectif ou relié à ces données par une déduction explicite. »

La maladie d'Alzheimer altère le mécanisme de tri, plus ou moins consciemment, et le malade est incapable d'élaborer une intention à partir de ses multiples perceptions mal intégrées, devenues sans intérêt pour lui et de plus en plus négligées. L'incapacité à faire est une source d'apprentissage, d'apprentissage de l'inutilité (252). La mémoire des échecs ou des tentatives ratées d'entreprendre n'est malheureusement pas en défaut dans la maladie d'Alzheimer, en raison de la persistance des souvenirs fortement marqués sur le plan émotionnel. Elle n'est pas non plus en défaut lorsque le malade ne peut trier ses souvenirs et que le passé revient de façon inadaptée et parfois massivement dans le présent. La personne malade ne peut plus refouler les souvenirs inadéquats pour l'instant présent. L'oubli impossible dans la maladie d'Alzheimer est une des origines de la déficience mnésique.

Dans la démence, les opérations de tri sont défailtantes, la simplification conduit parfois des aberrations, la stabilisation des représentations internes n'est pas acquise. Le malade passe rapidement du coq à l'âne. Sa pensée devient chaotique.

Les traces Gist* prédominent aux dépens des traces Verbatim*, biaisant la construction du discours, mettant en exergue tout ce qui est fortement imprégné d'émotions. La mise en discours nécessite d'avoir accès à la mémoire sémantique pour organiser la pensée dans un récit de vie, ce qui est fragilisé dans la démence du fait de la progression des troubles cognitifs et de l'aphasie. Le récit de vie peut être regardé comme un film en perpétuelle réécriture. Dans la démence, il peut être comparé à un arrêt sur image, puis à un retour sur le passé, une sorte de flash-back sans lien avec le présent, identité et le temps se figeant dans un temps de plus en plus reculé où le discours avait encore un sens, où les représentations internes étaient encore stables, et où les modalités d'actualisation du virtuel étaient encore jouables pour éveiller une lueur intentionnelle, un **début de maîtrise** sur le présent.

La représentation interne est construite à partir des percepts confrontés aux souvenirs individuels et collectifs. Elle se compose d'éléments issus de la cognition. Elle est teintée d'éléments tensifs et passionnels. Elle est conscientisée (donnée immédiate de la conscience) permettant une présence du monde à soi, plus ou moins consistante. La présence sans synthèse préalable est conscientisée permettant la mise en place secondairement d'une représentation interne non fondée sur l'analyse des percepts. Elle n'a donc pas les mêmes caractéristiques objective et de structure que la précédente.